6

LES

SYMBOLES DES ÉGYPTIENS

COMPARÉS A CEUX DES HÉBREUX.

« Les symboles des Égyptiens sont semblables
« à ceux des Hébreux. »

(Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V.)

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

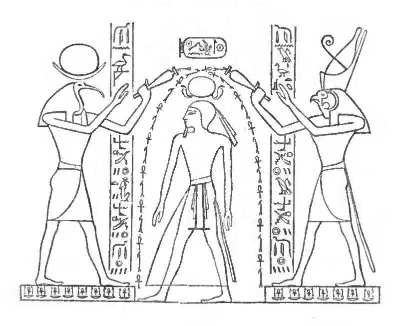
LES

SYMBOLES DES ÉGYPTIENS

COMPARÉS A CEUX DES HÉBREUX,

PAR

FRÉDÉRIC PORTAL.



PARIS.

LIBRAIRIE ORIENTALE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE VIVIENNE, N° 2.

—

1840

ERRATUM.

Une note insérée à la hâte pendant l'impression de ce volume contient une erreur : page 19, note 3, effacez le mot *nez*, et lisez *quatre* au lieu de *cinq*.

LES

SYMBOLES DES ÉGYPTIENS

COMPARÉS A CEUX DES HÉBREUX.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPE DE LA SYMBOLIQUE.

L'origine de la science des symboles se perd dans la nuit des temps, et semble se rattacher au berceau de l'humanité; les plus anciens cultes en subirent la loi; les arts du dessin, l'architecture, la statuaire et la peinture, naquirent sous son influence, et l'écriture primitive fut encore une de ses applications.

Les symboles avant de se traduire dans la langue écrite existaient-ils dans la langue parlée? La parole primitive fut-elle la source des symboles? Telles sont les questions qui forment la base de ces recherches.

Les premiers hommes pour exprimer les idées abstraites empruntaient des images à la nature qui les environnait; par une intuition surprenante, ils attachaient à chaque race animale, à chaque espèce,

aux plantes, aux éléments, les idées de beauté, de laideur, de bien ou de mal, d'affection ou de haine, de pureté ou de souillure, de vérité ou d'erreur.

Ces pères de l'humanité ne comparaient pas, mais ils nommaient les idées par leurs *correspondances* dans le monde matériel : voulaient-ils dire le roi d'un peuple obéissant, ils ne l'assimilaient pas à une *abeille* gouvernant une ruche soumise, mais ils le nommaient *abeille ;* voulaient-ils dire la piété filiale, ils ne la comparaient pas à la *cigogne* qui nourrit sa famille, mais ils la nommaient *cigogne ;* exprimaient-ils la *puissance*, ils la nommaient *taureau ;* la *puissance de l'homme*, le *bras ;* la *force de l'âme*, *lion ;* l'*âme qui s'élève vers le ciel*, l'*épervier* qui plane dans les nues, et qui fixe le soleil de ses regards.

L'écriture primitive, image de la primitive parole, fut uniquement composée de caractères symboliques; l'exemple de la Chine et du Mexique le démontre, et les symboles que nous venons de citer en sont le témoignage dans l'écriture égyptienne (1).

Si le principe que nous venons de poser est vrai,

(1) Selon toute apparence, d'après M. Champollion, les Égyptiens usèrent d'abord de caractères figuratifs et symboliques (*Précis*, p. 358). M. Lepsius pense également que l'écriture égyptienne fut d'abord complètement idéographique (*Annales de l'Institut de correspondance archéologique*, tom. IX, p. 24, an 1837).

la parole des premiers peuples dut imprimer des traces profondes de ces homonymies dans les plus anciennes langues connues; sans doute dans la suite des temps l'expression figurée passa de l'état tropique à l'état abstrait; en prononçant le mot *abeille*, et en y attachant l'idée de *roi*, les descendants des patriarches ne pensèrent plus à l'insecte qui vit dans une monarchie réglée: dès lors s'effectua un changement de prononciation d'abord insensible, mais qui, dégénérant de langue en langue, finit par faire disparaître toute trace de symbolisme; une poésie morte déshérita alors la poésie vivante des âges antiques, on ne nomma plus, on compara, et la rhétorique vint remplacer la langue des symboles.

Cette théorie résulte des faits qui suivent :

Horapollon enseigne le principe de la symbolique égyptienne en disant que l'épervier est le symbole de l'âme, parce que dans la langue égyptienne le nom de l'épervier est BAIETH, et qu'il signifie l'*âme* et le *cœur :* BAI l'âme, et ETH le cœur. (Horap. I. 7.)

Ainsi en Égypte la symbolique reposait sur ce fait que le nom d'un symbole renfermait l'*idée* ou les *idées* symbolisées, puisque l'épervier empruntait sa signification aux deux racines de son nom.

Le témoignage d'Horapollon nous paraît positif; est-il irrécusable?

La connaissance des symboles, qui a servi à M. Champollion, et qui sert encore aux savants actuels à lire les textes égyptiens, s'appuie presque en totalité sur Horapollon : la pierre de Rosette a montré l'emploi de ces caractères mêlés à l'écriture alphabétique, en confirmant en partie l'écrit du hiérogrammate égyptien.

« Je n'ai reconnu jusqu'ici dans les textes « hiéroglyphiques, dit M. Champollion, que trente « seulement des soixante-dix objets physiques indi- « qués par Horapollon, dans son livre premier, « comme signes symboliques de certaines idées ; et « sur ces trente caractères, il en est treize seulement, « savoir : le *croissant de la lune renversé*, le *sca-* « *rabée*, le *vautour*, les *parties antérieures du lion*, « les *trois vases*, le *lièvre*, l'*ibis*, l'*encrier*, le *ro-* « *seau*, le *taureau*, l'*oie chenalopex*, la *tête de cou-* « *coupha* et l'*abeille*, qui paraissent réellement avoir « dans ces textes le sens qu'Horapollon leur at- « tribue.

« Mais la plupart des images symboliques indi- « quées dans tout le livre premier d'Horapollon, et « dans la partie du deuxième qui semble le plus au- « thentique, se retrouvent dans des tableaux sculptés « ou peints, soit sur les murs des temples et des « palais, sur les parois des tombeaux, soit dans les

« manuscrits, sur les enveloppes et cercueils des « momies, sur les amulettes, etc. » (*Précis*, p. 348.)

M. Champollion n'hésite pas non seulement dans la lecture des inscriptions, mais également dans l'examen des autres monuments, à donner aux formes symboliques la signification que leur assigne Horapollon; la Notice descriptive des monuments égyptiens du Musée de Paris montre toute la foi que le savant français avait dans l'écrivain niliaque.

Horapollon n'a donc pas pu se tromper en énonçant, comme un fait connu de son temps, que tel signe avait telle signification, parce que son nom portait cette signification. On peut inventer le sens d'un symbole, ou le détourner de celui qu'il possède réellement, mais qu'un scribe égyptien suppose un principe aussi extraordinaire que celui de l'homonymie, et que ce principe soit faux, c'est ce que nous ne saurions admettre.

Ce raisonnement a paru concluant à plusieurs savants qui se sont occupés des écritures égyptiennes; l'un des premiers, le célèbre auteur du Traité des Obélisques, Zoéga, le reconnaissait en principe.

« La nomenclature exposée par Zoéga dans son « Traité sur les Obélisques, dit le docteur Dujardin, « admettait pour les signes hiéroglyphiques..... un

« emploi *phonétique* dans lequel les caractères de « l'écriture sacrée jouaient un rôle analogue à celui des « figures dont se composent nos *rébus*. Horapollon, « sur la foi duquel Zoéga avait admis ce cinquième « mode d'expression, nous en cite un seul exemple : « il nous montre l'aigle ou l'épervier employé, non « plus *figurativement* pour représenter l'oiseau qui « porte ce nom, non plus *tropiquement* pour exprimer « mer l'idée d'élévation, non plus *énigmatiquement* « pour rappeler l'idée du dieu Horus, mais *phonétiquement* « pour désigner l'âme. Les deux noms de « l'épervier et de l'âme sonnant à l'oreille de la « même manière, ces deux choses, quoique fort « différentes, étant homonymes, dès que la figure « de l'épervier se trouvait employée pour rappeler « seulement le nom de cet oiseau, on sent que de « cet emploi pouvait résulter l'expression de l'idée « âme.

« Ce dernier mode d'expression a été signalé par « d'Origny dans ses Recherches sur l'Égypte ancienne, « par Zoéga dans son Traité sur les Obélisques, « comme devant former, si réellement on « en fait usage, un obstacle presque insurmontable « à l'interprétation d'un grand nombre de tableaux « hiéroglyphiques. Toute langue s'altère par le laps « des siècles, il est à croire que la langue égyp-

« tienne n'aura pu traverser des milliers d'années « sans éprouver des changements, des modifica« tions peut-être assez grandes; or, dans un pareil « travail, les homonymies primitives s'effacent et « disparaissent, et l'on en voit apparaître de nou« velles. La forme des objets, leurs qualités natu« relles ne changent pas; aussi peut-on regarder « comme offrant les mêmes résultats, à deux épo« ques fort distantes l'une de l'autre, des modes « d'expressions fondés sur cette forme, sur ces qua« lités; mais les *noms* changent avec le temps, si « bien que telle figure qui, à cause de son nom, « aura pu rappeler telle idée à certaine époque, « pourra, plus tard, par suite des changements « que ce nom aura subis, rappeler toute autre « idée que celle qui était dans l'intention de l'écri« vain (1). »

Nous admettons également le principe et les conséquences qu'en tire M. Dujardin, en ajoutant que la symbolique dut son origine aux homonymies, mais que cette science une fois établie, les langues varièrent sans porter atteinte aux significations primitives des symboles.

L'étude du copte prouve ce fait, puisque les

(1) *Revue des deux mondes*, II[e] partie, XXVI, p. 771-772.

homonymies symboliques ont disparu en grande partie de la langue égyptienne parlée, sans porter atteinte à la valeur des symboles; il s'est formé par le hasard, ou de toute autre manière, de nouvelles homonymies dans le copte, qui n'ont point engendré une nouvelle symbolique; cependant, comme le principe de la science des symboles était présent à l'esprit des hiérogrammates, il est arrivé aux époques de décadence que les scribes sacrés jouaient sur les mots et visaient au calembourg; c'est ce que M. Champollion a remarqué dans les inscriptions du portique de Denderah (Lettres écrites d'Égypte, p. 397); et ce qui nous semble une nouvelle démonstration de notre hypothèse.

La conclusion de M. Dujardin est que le copte, n'étant pas l'égyptien primitif, ne peut reproduire les homonymies symboliques; cette conclusion est également celle qui pour nous résulte de la logique et de l'étude des faits. Les travaux de M. Goulianof viennent ici éclairer la question; le système de ce savant, présenté dans son Essai sur les Hiéroglyphes d'Horapollon, fut soutenu avec ardeur par le savant orientaliste Klaproth, et attaqué par M. Champollion. Ce système repose en partie sur ce que l'académicien russe nomme les *paronomases* ou jeux de mots; dans Horapollon il n'en trouve que dix-huit

explicables par le copte, et dans ce nombre il en est plusieurs qu'on ne saurait admettre.

Ce travail a rendu service à la science en prouvant d'une part que les homonymies avaient dû être l'origine de la symbolique égyptienne, puisqu'il en existe encore plusieurs traces dans le copte; et de plus, qu'il est inutile de chercher dans cette langue la raison complète des symboles de l'Égypte. M. Goulianof fut lui-même convaincu de cette inutilité en abandonnant les *paronomases* pour s'attacher à ce qu'il nomma les *acrologies*, ou l'explication des symboles seulement par l'identité de la première lettre entre le nom du symbole et le nom de l'idée symbolisée. Enfin, ne trouvant plus dans le copte l'explication des symboles ainsi qu'Horapollon la donne, M. Goulianof, dans son Archéologie égyptienne, vient de tomber dans l'écueil signalé par Zoéga, d'Origny et Dujardin; il veut reformer par le copte seul une nouvelle symbolique en opposition et aux témoignages de l'antiquité et à l'évidence des monuments.

Dans toutes les langues il existe des homonymes, mais ces homonymes sont-ils des symboles? *Non;* les homonymes de la langue copte sont pour la plupart le produit du hasard, et un petit nombre seulement manifeste l'influence de la symbolique.

Il était facile à M. Goulianof de trouver des homonymes dans le copte; mais ce fait, reproduit dans toutes les langues, est de nulle valeur s'il ne confirme les faits de la science; or, il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques-unes des explications fournies par M. Goulianof, pour reconnaître que son nouveau système est en contradiction manifeste avec les rapports de l'antiquité et les découvertes modernes.

Ainsi l'abeille, symbole du roi d'un peuple obéissant, d'après Ammien Marcellin et Horapollon, désignerait les rois impies.

La couronne blanche et la couronne rouge, qui sont, d'après la pierre de Rosette et tous les savants, les signes de l'Égypte supérieure et de l'Égypte inférieure, deviennent la couronne des Pharaons impies, et la couronne entachée de sang.

Le scarabée serait le symbole apocalyptique des sauterelles qui sortent du puits de l'abîme; enfin non seulement tous les Pharaons auraient été des impies, mais tous les dieux se transformeraient en satans (Archéologie égyptienne, tom. III).

Nous pensons que les bases de la science égyptienne sont désormais trop solidement établies pour être détruites, et que c'est seulement en marchant dans la voie déjà tracée que l'on pourra accomplir de nouvelles découvertes.

Salvolini en acceptant tous les faits irrécusables, et en reconnaissant le principe de la symbolique égyptienne, fit faire un plus grand pas à la science, et s'il n'atteignit point le but, du moins il en fraya le chemin; ses découvertes successives montrent dans tout son jour la vérité du principe sur lequel nous nous appuyons. Dans son ouvrage sur la Campagne de Rhamsès, il dit :

« Voici un fait qui n'a pas encore été constaté : « on sait bien que telle image d'objet a pu servir « dans l'écriture sacrée, comme signe tropique de « telle idée; mais personne n'a encore fait observer, « que je sache, que l'expression phonétique du *nom* « *propre* même de cet objet, tel qu'il est usité dans « la langue parlée, représentait quelquefois *tropi-* « *quement* dans la langue écrite la même idée, dont « l'image isolée de l'objet était autrefois le symbole. « Telle est, suivant moi, l'origine de la signification « de *force*, que reçoit souvent dans les textes le mot « ϣⲱⲡϣ *cuisse de bœuf;* c'est par une foule « d'exemples que j'ai été conduit à cette conclusion; « je me contenterai d'en citer un seul. On sait par « le texte d'Horapollon que le vautour était, en « Égypte, l'emblème de la victoire (I. 11), le nom « de cet oiseau, tel qu'on le trouve dans les inscrip- « tions, s'écrit toujours ⲛⲣⲉⲟⲩ; c'est le copte ⲛⲟⲩⲣⲉ.

« Or, très-souvent ce même nom a été employé, « soit dans le Rituel funéraire, soit dans d'autres « textes, pour exprimer l'idée *vaincre* ou *victoire ;* « seulement, dans ce dernier cas, il reçoit un se- « cond déterminatif, le *bras tenant le casse-tête.....*

« Un pareil fait n'offre rien d'extraordinaire dans « sa nature; mais on sera certainement étonné de « voir que quoiqu'il existe dans les textes an- « ciens égyptiens un certain nombre de *mots symbo-* « *liques,* tels que ceux que je viens d'indiquer, la « langue copte n'en conserve presque pas de trace. » (Salvolini, *Campagne de Rhamsès,* p. 89.)

Dans l'*Analyse des textes égyptiens,* Salvolini formule sa pensée d'une manière plus complète, et reconnaît à la langue copte un caractère plus symbolique qu'il ne l'avait d'abord présumé. Il établit en principe qu'un mot peut avoir pour déterminatif un signe dont le nom est le même que le mot qu'il accompagne, quoiqu'il ne représente nullement la même idée; en traduisant la pensée de Salvolini, nous dirons que les déterminatifs symboliques empruntaient leur valeur à l'homonymie. Ce passage est trop important pour le passer sous silence :

« L'admission de ma part d'une opinion telle que « celle que je viens d'émettre, relativement à l'ori-

« gine de l'emploi des deux différents caractères tro-
« piques de l'idée *race* ou *germe*, ne manquera pas
« de surprendre, au premier abord, ceux qui savent
« qu'elle a été constamment désavouée par mon il-
« lustre maître (1). Si l'on s'en tient aux dogmes
« qu'il a cherché à établir dans son dernier ou-
« vrage, les signes *tropiques* employés par les Égyp-
« tiens se réduisent, quant à leur origine, aux *quatre*
« procédés suivants, déjà signalés par Clément d'A-
« lexandrie : le premier par *synecdoche*, le second
« par *métonymie*, le troisième par *métaphores*, le
« quatrième par *énigmes* (2); mais je dois avouer,
« d'après ma propre expérience, que, pour peu
« qu'on avance dans l'étude des textes hiéroglyphi-
« ques, on sent bientôt l'insuffisance des quatre mé-
« thodes précitées, pour l'explication de cette foule
« de caractères symboliques que les Égyptiens ont
« employés sans cesse. Le savant hiérogrammate
« lui-même, qui, à l'époque de la publication de
« son *Précis*, avait déjà reconnu, pour la formation
« des signes symboliques, les quatre procédés qu'il
« vient d'annoncer dans la Grammaire hiérogly-

(1) Ce passage semble faire allusion au système de M. Goulianof combattu par M. Champollion.

(2) Cfr. *Grammaire égyptienne*, p. 23.

« phique, avoue, dans la suite de son ouvrage (1), « *qu'il ne resterait plus qu'à trouver une méthode pour* « *reconnaître la valeur des caractères symboliques ; et* « *c'est là l'obstacle*, ajoute-t-il, *qui semble devoir* « *retarder le plus l'intelligence pleine et entière des* « *textes hiéroglyphiques*. Or je suis persuadé que « cette méthode, que feu Champollion désira qu'on « découvrît pour reconnaître l'origine du grand « nombre, parmi les caractères tropiques égyp- « tiens, qui n'ont pu être expliqués par les procé- « dés signalés par Clément d'Alexandrie ; que cette « méthode, disons-nous, se trouve justement dans « le nouveau principe que je viens d'appliquer à « l'explication des caractères déterminatifs du mot « ROT, *germe*. Voici du reste comment je formule ce « principe :

« *Comme toute image hiéroglyphique a son terme cor-* « *respondant dans la langue parlée, il en est un certain* « *nombre qui ont été prises comme signes des sons aux-* « *quels elles répondaient, abstraction faite de leur signi-* « *fication primitive. Les caractères hiéroglyphiques appar-* « *tenant à cette singulière méthode d'expression, de même* « *que tous les autres signes* tropiques *qu'emploie l'écri-*

(1) *Précis du système hiéroglyphique*, p. 338 et 462-3, 2e édition.

« *ture égyptienne, ont été employés, soit* isolément, *soit à* « *la* suite *des mots.* » (Analyse, p. 225.)

Comme application de ce système, Salvolini montre que le mot égyptien IRI, *faire*, est habituellement représenté dans les textes par l'image isolée d'un *œil*, parce que, d'après Plutarque et les monuments, le nom de l'œil est également IRI.

De même le *museau de veau* signifie *celui qui est à*, ou *dans*; parce que le nom du museau ou *nez* FNT, FENT, fait allusion au mot PENTE, *celui qui est à* ou *dans*.

Le caractère *hache* signifie Dieu, parce que le mot TER désigne une *hache* et un *Dieu*.

L'idée de statue était représentée par le dieu Toth, parce que le nom de *Toth* forme le mot *statue*. (Cfr. la Pierre de Rosette.)

Le dieu Toth, protecteur d'*Hermopolis magna*, reçoit pour titre, dans les inscriptions, le signe *seigneur* et le signe du nombre *huit*, parce qu'en égyptien le nom d'*Hermopolis* signifie *huit*.

La déesse Neith reçoit pour nom symbolique une sorte de métier de tisserand, parce que la même ressemblance existait entre le nom de *Neith* et le métier *nat*.

Une espèce d'oiseau aquatique était le signe de

l'idée de *médecin*, parce que sur les monuments le nom de cet oiseau est SINI, et qu'en copte le mot SEINI signifie médecin.

Le *doigt* représente le nombre dix mille, et TEB signifie le *doigt*, et TBA *dix mille*.

« Je ne sais, ajoute Salvolini, si le petit nombre « d'exemples que je viens de soumettre au lecteur, « en preuve du nouveau fait dont je crois avoir dé« couvert l'existence dans le système des écritures « égyptiennes, suffira pour le faire admettre. Quant « à moi, dans mon intime conviction de la réalité du « principe que j'ai cherché ici à établir, conviction « qui se fonde sur les résultats obtenus de l'appli« cation de ce principe à l'interprétation d'un très« grand nombre de textes, je dois avouer fran« chement que, depuis le moment que j'ai pu « soupçonner son existence, la partie symbolique « des écritures égyptiennes, partie que Champol« lion a laissée, on peut dire, intacte, et qui pour« tant, j'ose le dire, est la plus nécessaire à con« naître, m'a paru enfin dans son véritable jour. » (Analyse, p. 233.)

Après ce témoignage décisif, nous devons présenter celui d'un homme que l'Europe savante considère, à juste titre, comme l'un des représentants actuels de la science égyptienne.

M. Lepsius, dans sa lettre à M. Rosellini, recherche quel est le moyen de reconnaître la signification des signes idéographiques, et il assigne dix sources principales pour parvenir à ce but; les huit premières, qu'il nous importe de reproduire, parce que nous les avons adoptées dans nos recherches, sont :

1° La représentation même de l'objet pris dans le sens propre;

2° Les images ou tableaux que le caractère accompagne;

3° L'explication des auteurs grecs ou latins;

4° Les traductions anciennes;

5° Le contexte lui-même;

6° Le groupe phonétique qui accompagne le signe;

7° Les variantes des différents textes;

8° Les signes idéographiques employés comme initiaux de certains groupes dont le reste est phonétique.

Développant cette dernière source, celle des signes initiaux, M. Lepsius dit : « Ce sont des signes « qui s'employaient aussi souvent seuls et avec une « signification idéographique, mais qui servaient en « même temps à représenter tous les mots ou par- « ties de mots qui renfermaient les mêmes lettres,

« quoiqu'elles eussent souvent un sens très-diffé-
« rent. Nous avons rencontré plusieurs fois la même
« licence pour les caractères purement idéographi-
« ques. La corbeille se prononce ⲛⲃ, et désigne
« aussi bien le *seigneur* ⲛⲉⲃ, que le *tout* ⲛⲓⲃⲓ (1). »

Il est facile de reconnaître, par ces derniers passages de MM. Salvolini et Lepsius, que les travaux de ces savants sur les symboles s'appuient du moins en partie sur les homonymies, et rentrent par conséquent dans la théorie de l'académicien russe; seulement M. Goulianof veut trouver la raison des symboles dans le copte seul, tandis que MM. Salvolini et Lepsius la demandent également aux textes hiéroglyphiques. La conséquence naturelle de ce dernier principe était la division de la langue égyptienne en deux dialectes, l'*égyptien des monuments* et le *copte*, répondant à la *langue sacrée* et à la *langue vulgaire* de Manethon.

Écoutons encore M. Lepsius : « Les Égyptiens,
« dit-il, avaient deux dialectes bien distincts, sa-
« voir : l'ancien dialecte classique et sacré [ἱερὰ
« γλῶσσα (2), ἱερὰ διάλεκτος (3)], et le dialecte popu-

(1) *Annales de l'Institut de correspondance archéologique*; Rome, 1837, p. 26 et 51, tome IX.

(2) Maneth. ap. Jos. C. Ap. p. 445.

(3) Maneth. ap. Syncell. Chron. p. 40.

« laire [κοινὴ διάλεκτος (1)] ; l'écriture *sacrée*, ainsi que « l'écriture *populaire hiératique*, nous présente de « tous temps le dialecte sacré ; et l'*écriture populaire* « *épistolographique*, ainsi que la littérature copte, « nous présente le dialecte populaire (2). »

Les faits et les raisonnements sur lesquels M. Lepsius fonde son opinion paraissent solidement établis; cette division des deux langues expliquerait alors comment le copte se refuse souvent à l'explication des symboles, explication que l'on retrouve en partie dans la langue sacrée (3); cependant il existe très-peu de différence entre ces deux dialectes sacré et profane, et si le premier présente un assez grand nombre de mots qui ne se reproduisent pas dans le second, cependant la langue des monuments est encore loin de donner la raison complète des symboles.

Nous ne doutons pas cependant que de nouveaux

(1) Maneth. ap. Jos. lib. I.

(2) *Annales de l'Institut de correspondance archéol.* IX, 18; et l'appendice, p. 67.

Cfr. Salvolini, *Campagne de Rhamsès*, p. 91; et la *Traduction de l'Obélisque*, p. 10.

(3) Dans les huit exemples d'homonymies symboliques que nous avons cités d'après Salvolini, [redacted] se retrouvent dans le copte; ce sont [redacted], la *statue*, *huit*, le *métier* et le *doigt*.

travaux entrepris dans le but de découvrir des mots symboliques dans les textes hiéroglyphiques, ne conduisent à d'importants résultats ; mais, pour atteindre ce but, il sera sans doute nécessaire d'interroger l'origine des symboles de l'Égypte.

Il est généralement reconnu aujourd'hui que la religion et le système d'écriture des Égyptiens furent empruntés à l'Éthiopie (1).

La conséquence nécessaire de ce fait et de ce qui précède est, que la langue éthiopienne renfermait la raison des symboles : comment, en effet, pourrait-on admettre que les inventeurs d'un système d'écriture basé sur la langue se fussent servis d'une langue étrangère pour exprimer leurs idées? Les Égyptiens acceptèrent les symboles des Éthiopiens et les significations qui leur avaient été imposées à l'origine de l'écriture. Nous avons déjà dit que les symboles ne dépendaient de la langue qu'à l'époque de leur formation ; et que le système de symbolique étant formulé, la langue pouvait varier ou complètement changer sans apporter la moindre altération à l'expression primitive de l'image. Ainsi les Égyptiens pouvaient adopter en entier la symbolique des Éthiopiens sans que la langue égyptienne eût le moindre

(1) Champollion-Figeac, *Égypte ancienne*, p. 28, 34, 117.

rapport avec la signification des symboles; cependant il est plus que probable que l'Égypte reçut une partie des mots de la langue éthiopienne sur lesquels reposaient les symboles, ou du moins que la langue écrite des Égyptiens acquit un caractère symbolique qui était étranger à la langue vulgaire.

Jamais un peuple n'eut une haute influence sur la civilisation d'un autre peuple sans lui imposer une partie de sa langue; les Éthiopiens durent imprimer dans la langue sacrée de l'Égypte des traces profondes de leur influence religieuse, tandis que cette influence dut être beaucoup plus restreinte sur le dialecte vulgaire.

Ce qui semblerait confirmer cette opinion, c'est que les mots de la langue sacrée qui n'existent pas dans le copte se retrouvent en partie dans les langues qui appartiennent à la même souche que l'éthiopien, et que les symboles de l'Égypte trouvent également leur explication dans ces langues.

Écoutons ici le prêtre égyptien Manethon : expliquant le nom des pasteurs ou *hykschos*, il dit que le mot ΥΚ, *roi*, appartient à la *langue sacrée*, *ἱερὰν γλῶσσαν*; tandis que ΣΩΣ, *pasteur*, appartient à la *langue vulgaire*, *κοινὴν διάλεκτον*.

Le mot ΣΩΣ se retrouve dans le copte avec la valeur assignée par le prêtre de Sebennyte, ϣωc,

pasteur; le mot ΥΚ, *roi*, existe sur les monuments pharaoniques, et manque dans le copte; nous voyons ici, avec M. Lepsius, une preuve que le copte était la langue vulgaire, et que les inscriptions hiéroglyphiques sont l'expression de la langue sacrée.

Le mot ΥΚ n'existe pas dans l'éthiopien, mais on le retrouve dans une langue qui tient à la même origine, l'*hébreu;* le mot ΥΚ, qui a été reconnu sur l'obélisque de Louqsor (1) par Salvolini, est orthographié par le *pedum* et l'*angle;* ce groupe, transcrit en caractères hébreux, d'après l'alphabet de M. Champollion, donne le mot חק une *loi*, un *décret*, חקק un *législateur*, un *souverain* ou roi modérateur, ainsi que Salvolini traduit ce groupe (2).

Ce mot est en même temps symbolique, c'est-à-dire fondé sur l'homonymie, puisqu'il signifie en hébreu un *sceptre* et un *souverain*, et que ce sceptre est le signe de l'idée *roi modérateur*.

On ne peut nier les relations intimes qui existent entre les langues éthiopienne et hébraïque. Wansleben a fait le rapprochement de cinq cents racines qui sont les mêmes en éthiopien et en hébreu, in-

(1) Façade des Champs-Élysées, première inscription sous la bannière à gauche; Salvolini, Explication de l'obélisque.

(2) Cfr. *Campagne de Rhamsès*, p. 16.

dépendamment des autres langues sémitiques; ce travail est imprimé dans le Dictionnaire éthiopien de Ludolf (p. 475 et suiv.); le voyageur Bruce remarque également cette ressemblance (tome II, p. 267), et le savant Gesenius la consacre dans son Lexique.

On pourrait trouver ici la raison historique des faits que nous cherchons à établir dans ces recherches :

L'hébreu et l'éthiopien découlent d'une source commune, voilà ce que prouve la philologie; un de ces dialectes nous a été conservé pur dans le Pentateuque, tandis que la langue éthiopienne éprouva de nombreux changements, soit par suite des différentes migrations de peuples dans l'Éthiopie, soit par l'effet du temps; on n'aurait donc pas lieu de s'étonner que l'hébreu donnât des explications auxquelles l'éthiopien se refuserait.

Un fait déjà signalé et non expliqué, est qu'il existe des mots égyptiens qui se reproduisent identiquement dans l'hébreu, et qui manquent dans le copte; M. Lepsius se sert de cette observation pour expliquer un des noms égyptiens du cheval, סוס sus (Lepsius, *Annales*, IX, 56). Je trouve dans le même ouvrage le mot *scher*, qui n'existe pas dans le copte, et que M. Lepsius traduit par *règne* (Annales, pl. A,

col. c); l'hébreu me l'explique, puisque שר *scher* signifie un *prince*, un *roi*, un *gouverneur*.

Écartant ici tout rapprochement entre les langues égyptienne et hébraïque, nous voulons seulement établir qu'alors même qu'il serait démontré que la signification des symboles se retrouve en entier dans l'égyptien, et qu'il n'y eut jamais un seul mot de commun entre la langue de Moïse et celle des Pharaons, ces deux langues étrangères l'une à l'autre, mais animées du même génie symbolique, donnèrent également aux mêmes objets physiques les mêmes significations morales.

Les différentes autorités que nous avons invoquées nous ont, je crois, suffisamment éclairé sur le principe de la symbolique égyptienne; il est nécessaire de rechercher maintenant si ce caractère symbolique appartient à l'hébreu.

Non seulement tous les noms d'hommes, mais les noms des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des insectes, des arbres, des fleurs, des pierres, sont significatifs en hébreu; il n'est pas nécessaire de le prouver aux hébraïsants, ils n'ignorent pas le savant et volumineux traité de Bochart sur les animaux mentionnés dans la Bible.

Ce principe des noms significatifs, reconnu vrai et adopté par le célèbre Gesenius, et avant lui par

tous les lexicographes, n'est pas niable; mais l'application qu'on en a faite étant purement arbitraire et ayant été entreprise sans but, ne produisit aucun résultat utile pour la science.

Bochart, ignorant le principe de la symbolique, ne cherche et ne trouve dans les noms des animaux que des significations purement arbitraires; tordant à sa fantaisie les racines hébraïques, il repousse le sens moral qu'elles présentent naturellement, parce qu'il ne comprend pas le rapport qui peut exister entre un animal et une idée philosophique; lorsque ce rapport est par trop évident il le donne, mais comme malgré lui; ainsi il ne peut nier que le *vautour* signifie la *miséricorde*, et la *taupe* le *monde*.

L'hébreu porte donc une empreinte évidente de symbolisme, puisqu'il donne aux objets matériels des significations morales. Avant de tirer la conclusion de ce fait remarquable, résumons les déductions précédentes. Les symboles de l'Égypte, fondés sur les homonymies, furent empruntés à l'Éthiopie avec la religion et le système d'écriture. Nous venons de dire que l'hébreu et l'éthiopien primitif dérivaient d'une source commune, la conclusion amène à rechercher si l'hébreu donnerait la raison des symboles de l'Égypte.

La question présentée en ces termes ne peut être

résolue que de deux manières, par le témoignage des écrivains de l'antiquité, et par l'application de l'hébreu aux symboles hiéroglyphiques.

Clément d'Alexandrie, le père de la science moderne de l'Égypte, dit en termes exprès qu'*en ce qui touche les choses mystérieuses, les symboles des Égyptiens sont semblables à ceux des Hébreux :*

Ὅμοια γοῦν τοῖς Ἑβραϊκοῖς, κατά γε τὴν ἐπίκρυψιν, καὶ τῶν Αἰγυπτίων αἰνίγματα (1).

L'autorité de Clément d'Alexandrie ne saurait être révoquée en doute, puisque son témoignage est le fondement sur lequel M. Champollion et les égyptologues élèvent leurs systèmes d'interprétation des écritures égyptiennes. Clément d'Alexandrie, nourri de la lecture de la Bible, n'a pu faire un rapprochement aussi extraordinaire, pour un chrétien et pour un Égyptien, sans avoir sous les yeux les preuves positives de la vérité de son assertion. Ce *passage formel* doit donc recevoir une application; la seule possible est de rechercher dans la Bible et dans l'hébreu la raison des symboles de l'Égypte.

(1) Stromat. lib. V, p. 566, ed. Sylburg. — Dans ce passage, Clément d'Alexandrie semble faire allusion au double sens des mots, puisque les dictionnaires traduisent ἐπίκρυψις par *ænigmaticus sermo*, et αἴνιγμα par *ambages verborum*.

Que cette interprétation paraisse vraie ou fausse, on ne saurait l'affirmer ou la nier sans preuves; dans les questions d'archéologie, le fait doit toujours dominer le raisonnement, et c'est aux faits seuls que nous voulons en appeler.

Le premier résultat de ce système serait de donner la méthode explicative des symboles égyptiens, que M. Champollion demandait dans son Précis (1); Salvolini, dans son Analyse des textes égyptiens (p. 225); et que M. Lepsius recherche dans dix sources différentes.

Le second serait de considérer l'hébreu comme étant l'expression de la symbolique primitive, si ce n'est en totalité, du moins en grande partie; nous ferons l'application de ce principe aux couleurs symboliques dans le troisième chapitre de cet essai.

Enfin, le troisième et le plus important résultat serait l'application du principe de la symbolique au plus symbolique de tous les livres, *la Bible*.

Il nous paraît évident que si l'hébreu donne la raison des symboles de l'Égypte, et explique les emblèmes qui furent les mêmes chez tous les anciens peuples, cette langue doit également renfermer l'explication de ces images bibliques que le savant Lowth

(1) *Précis*, p. 338 et 462-3, seconde édition.

et toutes les syntaxes hébraïques s'efforcent en vain d'interpréter.

Dans le quatrième chapitre, nous donnerons les preuves directes de l'emploi des homonymies par les écrivains sacrés, et le témoignage des hébraïsants viendra confirmer nos déductions.

Il est nécessaire d'ajouter ici quelques remarques sur la manière dont nous procédons dans ces recherches :

L'écriture égyptienne néglige les voyelles, elle s'identifie complètement, par ce fait, à l'écriture hébraïque sans points-voyelles. Telle est la première et la plus belle découverte de M. Champollion, découverte qui a servi de base à toutes les autres (1). Dans ces recherches, les points de l'écriture hébraïque ne peuvent donc être d'aucun usage, et seront par conséquent omis.

Mais ce n'est pas seulement à cause de cette identité entre l'écriture des Égyptiens et des Hébreux que nous reconnaissons la nécessité de négliger les points-voyelles dans les homonymies; les hébraïsants nous enseignent la même méthode dans la recherche des racines, puisqu'ils font dériver un mot

(1) Champollion, *Précis du système hiéroglyphique*, seconde édition, p. 111.

d'un autre mot présentant les mêmes lettres, indépendamment de toutes les différences de prononciation marquées par les points-voyelles; ce moyen nous l'emploierons, comme il est employé à chaque page du dictionnaire de Gesenius.

Ainsi l'homonymie doit s'établir sur le mot écrit, et non sur le mot prononcé; j'en appellerai encore au témoignage du célèbre Heinsius, qui, en interprétant un passage de l'Évangile de saint Jean, dit que l'écrivain sacré fait allusion au double sens d'un mot syriaque, קבל *cabbel* et קבל *cebal*, prononcé différemment, mais dont les lettres sont les mêmes. Nous reviendrons sur ce passage dans les applications à la Bible (chap. IV).

Cette méthode de négliger les points pouvant paraître arbitraire à quelques lecteurs, il est nécessaire de l'expliquer.

A l'époque de l'invention de l'écriture, tous les mots écrits de même avaient probablement la même prononciation; plus tard, les langues éprouvèrent des révolutions, les différentes significations d'un même mot reçurent pour les distinguer une prononciation différente, qui porta sur les voyelles; et enfin, à l'époque où ces changements s'étendirent sur la majorité des mots de la langue hébraïque, on sentit la nécessité de recourir aux points-voyelles, inven-

tion qui remonte, au plus haut, à Esdras. Des traces non moins évidentes de cette révolution de l'hébreu se manifestent dans les *quiescentes*, c'est-à-dire dans les anciennes voyelles, qui finirent par ne plus être prononcées, quoiqu'elles le fussent au temps de Moïse; ainsi qu'il résulte de la concordance de plusieurs mots et de plusieurs noms propres, qui se retrouvent et dans la Bible et sur les monuments de l'Égypte, et dans les écrivains grecs.

Dans le chapitre qui va suivre, nous donnons l'explication de cinquante signes symboliques, ainsi qu'elle résulte des trois témoignages de l'*hébreu*, d'*Horapollon* et des *monuments*; il eût été facile d'augmenter le nombre de ces exemples, mais il nous a semblé que la meilleure démonstration de la vérité de cette méthode serait, pour le lecteur, de faire de nouvelles découvertes. Ainsi nous avons négligé les signes qu'on peut considérer comme figuratifs : la *fumée* signifiant le *feu*, le *bras* désignant la *force*, l'*échelle*, l'*assaut*, etc. (cfr. Horapollon). Ces significations, que l'on retrouve également dans l'hébreu (1), ne sont cependant pas une preuve du caractère

(1) זרוע *le bras, la force;* סלם *une échelle*, et סללה *les remparts dressés par les assiégeants*, de la racine סלה ou סלל *élever, dresser,* comme en français *échelle* et *escalader* sont formés par la racine latine *scala*.

symbolique de cette langue, puisque ces images sont des tropes de la rhétorique de tous les peuples.

Il est un assez grand nombre de symboles égyptiens dont je n'ai pas trouvé le nom hébreu; ainsi, parmi les animaux, l'*ibis*, l'*oryx*, le *cygne*, l'*éléphant*, le *pélican*, etc., nommés par Horapollon, ne peuvent trouver leur explication.

Il existe aussi dans Horapollon, comme sur les anaglyphes ou tableaux symboliques, des mythes sacrés que la langue ne peut directement expliquer; ainsi la fable du singe qui a deux petits: il porte l'un devant lui, il l'aime et il le tue; l'autre, qu'il porte derrière lui, il le hait et le nourrit (Horapollon, II, 66).

Le singe cynocéphale était en Égypte, comme dans l'Inde, le symbole de la régénération (1), du passage de l'état animal à l'état d'homme, et du passage de la mort à la vie éternelle; c'est pour ce motif que lorsqu'il est assis il représente les deux équinoxes (Horap. I, 16), c'est-à-dire l'état d'équilibre entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal, la vérité ou l'erreur, ou entre la brute et l'homme; le Rituel funéraire représente le singe *assis* sur la balance du jugement des âmes.

(1) *Couleurs symboliques*, p. 199.

Le singe indiquait la révolution des âmes, qui parcourent le cercle des purifications avant d'entrer dans le champ de la vérité; c'est ce que nous apprend également son nom hébreu קוף un *singe*, et *former un cercle, achever une révolution.*

L'explication de ce mythe devient facile : l'enfant que le singe porte sur son sein, qu'il aime et qu'il tue, représente les bons sentiments, les actions vertueuses que l'on aime, que la conscience met toujours devant les yeux, et que cependant on tue dans son cœur; l'enfant que le singe porte sur le dos, qu'il hait et qu'il nourrit, symbolise les sentiments mauvais, les actions perverses, dont on doit incessamment se détourner, qu'on hait dans sa conscience, et que l'on nourrit comme malgré soi (1). Ces explications, plus ou moins probables, je les négligerai, car elles ne se rattachent pas nécessairement à ces recherches.

En achevant ces préliminaires, je dois ajouter que quelques essais d'interprétation des monuments égyptiens par l'hébreu furent tentés, et ne conduisirent à aucun résultat scientifique, sans doute parce

(1) Saint Paul dit : « Je ne fais pas le bien que je voudrais faire ; « mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire. »
(Épître aux Romains, VII, 19.)

qu'ils se fondaient sur deux erreurs capitales : la première, que la langue de Moïse était celle des Pharaons; et la seconde, que les hiéroglyphes formaient une série de symboles.

Le principe de la symbolique égyptienne posé par Horapollon, enseigné par Zoéga, est reconnu même par les auteurs qui s'appuient sur l'hébreu, comme Lacour de Bordeaux et Jannelli de Naples; il s'agissait d'en faire la triple application, à l'hébreu, à Horapollon et aux monuments de l'Égypte, et c'est, je crois, ce qui n'a jamais été fait.

La symbolique étant la partie la plus mystérieuse des écritures égyptiennes, devait être la dernière découverte; il fallait d'abord connaître le système de l'écriture et la langue des Égyptiens avant de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire. La science devait suivre la route parcourue par les initiés de l'Égypte; d'après Clément d'Alexandrie, ils apprenaient d'abord l'écriture épistolographique, puis l'hiératique, et enfin l'hiéroglyphique, contenant la symbolique. C'est ainsi que les travaux de MM. Silvestre de Sacy et Akerblad portèrent d'abord sur l'écriture épistolographique; que plus tard M. Champollion déchiffra les écritures hiératique et hiéroglyphique, et qu'aujourd'hui il reste encore à retrouver les éléments de la symbolique égyptienne. Le

principe étant déjà connu et avoué par la science, la critique éclairée ne refusera pas sans doute de l'appliquer à la langue hiéroglyphique, ainsi que le fait Salvolini; et à l'hébreu, ainsi que je le propose dans cet essai.

CHAPITRE DEUXIÈME.

APPLICATION AUX SYMBOLES DE L'ÉGYPTE (1).



ABEILLE.



L'abeille était le symbole du *peuple obéissant*, parce que de tous les animaux, dit Horapollon, il est le seul qui ait un roi. (Horap. I. 62.)

(1) Pour faciliter les recherches, les symboles ont été placés par ordre alphabétique. — Les dictionnaires cités sont, pour l'hébreu,

M. Champollion donne à l'abeille la signification de *roi du peuple obéissant*. (Cfr. Amm. Marcell. XVII. 4.)

La table d'Abydos montre de nombreux exemples de l'emploi de ce signe, et confirme le sens qui lui est attribué.

Le nom hébreu de l'*abeille* est דבורה DBURE (Gesenius), ou דברה DBRE (Guarin).

דבר DBR signifie *administrer*, *gouverner*, *mettre en ordre*, conduire comme une troupe d'abeilles (1).

La même racine דבר DBR possède encore la signification de *discours*, de *parole*, *λόγος*, de *sentence*, de *précepte de sagesse*; c'est aussi le verbe *parler*. Enfin le nom même de l'abeille au pluriel féminin דברות DBRUTH, signifie les *paroles*, les *préceptes*. (Gesenius.)

L'abeille était le symbole de la *royauté* et celui de l'*inspiration sacrée;* le miel représentait l'*initiation* et les *discours sages*. (*Des couleurs symboliques*, pag. 83.)

L'abeille était consacrée aux rois d'Égypte, et les désignait sur les monuments, non seulement à cause

ceux de *Gesenius*, 1833; *Rosenmüller*, Vocab. à la suite de la Bible de Simon, *Hale*, 1822; *Moser*, *Guarin*, et le Thesaurus de *Robertson;* pour le copte, le Lexicon de *Peyron*.

(1) Cet insecte fut nommé דבור, dit Moser, à cause de son admirable gouvernement; ce fut plutôt, selon nous, l'art de gouverner qui emprunta son nom à l'abeille. (Cfr. Bochart, Hieroz. II. 502.)

du rapport que le gouvernement de ce peuple pouvait avoir avec celui des abeilles, mais aussi parce que les rois étaient *initiés*, et qu'ils gouvernaient par l'*inspiration sacrée*, car ils étaient prêtres.

ANE.



Les Égyptiens représentaient l'*homme qui n'est jamais sorti de son pays par l'onocéphale* (tête d'âne). (Horapollon, I. 23.)

La langue hébraïque donne la raison de ce symbole, puisque עיר OIR, l'*ânon*, signifie encore une *ville*, une *enceinte*. (Gesenius.)

L'autre nom de l'*âne*, חמור HEMUR ou HEMR חמר, se forme du mot חמה HEME, *entourer d'un mur*, et חומה HEUME, le *mur d'enceinte d'une ville*. Ces synonymes hébreux reproduisant les mêmes homonymies, offrent la démonstration de la vérité de notre système.

L'âne était consacré à Typhon, le génie du mal, représenté de *couleur rousse* (Couleurs symboliques, p. 257), et le nom de l'*âne* חמר HEMR signifie *rougir*,

s'enflammer (1); la racine de ce mot est חם HEM (Cham), nom propre de l'Égypte d'après l'hébreu et les monuments (voyez l'article *Crocodile*). Ce nom avait encore, d'après Plutarque, la signification de *noirceur* et de *chaleur*, חום HEUM signifie *noir* (Plutarch. *De Isid.* Gesenius); il forme le mot חמס HEMS, la *violence*, l'*injure*, la *rapine*.

L'âne était le symbole de l'ignorance unie à la méchanceté ou à la bonté, חמר HEMR, l'*âne roux*, représentait l'ignorance mauvaise; l'*ânesse blanche* (Jud. V. 10) était l'emblème de l'ignorance unie à la bonté et à la candeur, צחרה.

Cette ignorance bonne ou mauvaise était celle des profanes. L'âne représentait le peuple stupide de l'Égypte, חם *Cham*, qui matériellement ne sortait pas de la circonscription de ses bourgades; et qui moralement, enfermé dans les liens de l'erreur et des préjugés, n'arrivait jamais à la connaissance des mystères révélés dans l'initiation.

L'ânesse blanche représentait l'homme qui ne possédait point encore les connaissances spirituelles, mais qui pouvait les acquérir; le conte d'Apulée développe ce mythe de la manière la plus ingénieuse:

(1) De même עיר, l'*âne* et la *ville*, signifie de plus *s'enflammer*, l'*ardeur de la colère*, et un *ennemi* (Gesenius).

l'homme dont les affections et les idées sont étroitement enfermées dans la vie matérielle, est métamorphosé sous la figure d'un âne; il voyage long-temps, arrive en Égypte, où il recouvre la forme humaine en recevant l'initiation. L'âne de Silène, qui portait le breuvage d'éternelle jeunesse, le troqua contre quelques gorgées d'eau (Noël, Dict. de la Fable), emblème du profane qui préfère les connaissances du monde extérieur à ces sources d'eau vive qui ne tarissent jamais.

M. Lenormant, dans ses Recherches sur Horapollon, dit que le livre de ce hiérogrammate porte des marques d'interpolations, et que l'onocéphale est de l'invention du traducteur grec Philippe : *On n'a pas que je sache*, dit-il, *retrouvé la tête d'âne parmi les hiéroglyphes : mais des Égyptiens voyageurs ! des hommes ridiculisés dans cette contrée pour ne l'avoir jamais quittée ! évidemment ce sont là des idées aussi contraires que possible à l'esprit de l'antique Égypte* (Lenormant, Recherches sur Horapollon, p. 10).

Les Égyptiens avaient en effet la plus grande horreur pour les étrangers, les hiéroglyphes en sont le témoignage irrécusable (voyez Salvolini, Campag. de Rhamsès, p. 15; et Champollion, Gramm. égypt. p. 138). Mais Horapollon ne dit pas que l'onocéphale fût le symbole de l'homme qui n'était pas sorti

de l'Égypte, mais de celui qui n'avait pas quitté son *pays natal,* sa ville ou son nome : Ἄνθρωπον τῆς πατρίδος μὴ ἀποδημήσαντα.

Si on n'avait point encore reconnu la tête d'âne parmi les hiéroglyphes, on retrouverait cet animal dans l'hébreu avec la signification qui lui est assignée par Horapollon, et dans notre système cette preuve serait déjà convaincante; mais la figure de l'âne était empreinte sur les gâteaux offerts à Typhon, le génie du mal et des ténèbres; enfin, sur les hiéroglyphes, cet animal est une des formes de Seth ou Typhon, dont M. Champollion donne le dessin, p. 120 de sa Grammaire.

Typhon était quelquefois représenté avec la tête d'âne, ainsi que le prouve la vignette suivante,



gravée d'après le manuscrit de Leyde, publié par

M. Leemans (1). Ce personnage, qui porte sur la poitrine le nom de *Seth*, et sur la légende celui de l'*âne* ⲥⲱ, nous paraît devoir se rapporter à l'*onocéphale* d'Horapollon.

BOUCHE.

La *bouche* est, dans les textes hiéroglyphiques, le déterminatif et le symbole de la *porte* (Grammaire égypt. p. 80 et 205); elle désigne de plus l'idée de *part*, *portion*, *fraction*, et celle de *chapitre* (Idem, p. 243).

Le mot hébreu פה PE signifie la *bouche*, la *porte*, une *part*, une *portion*.

En copte nous retrouvons, ⲣⲟ *bouche*, *porte*, *chapitre*, *portion*; ⲗⲁ *bouche*, *porte*.

(1) *Leemans*, Monuments égyptiens de Leyde, p. 15 et 16; et Lettre à M. Salvolini, p. 5.

BOUQUET DE ROSEAU.

M. Champollion dit dans sa Grammaire (p. 128), que *les noms de femmes, autres que les reines égyptiennes, sont terminés ou accompagnés par un bouquet de fleurs.*

Ce bouquet est formé par des fleurs de papyrus ; אבה ABE, le *papyrus*, le *roseau*, forme le mot אהבה AEBE, la *femme aimée*, אהב AEB, l'*amour*.

Le bouquet de papyrus est encore le déterminatif générique de tous les noms de *plantes*, d'*herbes*, de *fleurs* (Gramm. égypt. p. 88).

אב AB, la *verdure*, l'*herbe*, est la racine de אבה ABE, le *papyrus*.

CHÈVRE.



La chèvre était le symbole de la finesse de l'ouïe (Horapol. II. 68).

עז OZ, une *chèvre*, et אזן AZN, une *oreille* ; les lettres ע O et א A se confondent souvent en hébreu, d'après

Gesenius ; ce célèbre hébraïsant donne spécialement la racine עזן ozn, comme devant être la même que אזן azn (Lex. p. 752).

Conférez l'article *Oreille*.

CIGOGNE.

Les Égyptiens représentaient la piété filiale par la cigogne, parce que, dit Horapollon, après avoir été nourrie par ses parents, elle ne se sépare pas d'eux, mais leur donne ses soins jusqu'à leur dernière vieillesse (Horap. II. 58).

חסידה heside, la *cigogne*, la *pieuse*, la *reconnaissante* (Gesenius).

CORBEILLE TRESSÉE.



D'après l'inscription de Rosette, la corbeille exprimait symboliquement l'idée *maître* ou *seigneur ;* sur les monuments peints, cette corbeille paraît tressée en joncs de couleurs variées (Champollion, Gramm. égypt. p. 26-27).

M. Champollion donne également à ce signe les significations de l'idée *tout* (Gramm. p. 279 et *passim*).

כלוב KLUB, une *corbeille tressée de joncs* (Gesenius), vient de la racine כל KL *tout*, et כלל KLL *couronner*.

Cette corbeille est le *van sacré*, qui était également tressé en osier (Rolle, Culte de Bacchus, I. 29).

כברה KBRE, un *van*, forme כביר KBIR, *puissant, grand*; נפה NPE, un *van*, forme נפילים NPILIM, les *hommes puissants*, les *héros*, les *seigneurs*, les *Titans*.

Ainsi tous les synonymes du mot van ou corbeille reproduisent les mêmes homonymies. Le mot נפה NPE, la *corbeille*, le *crible*, se retrouve dans l'égyptien [illegible] la *corbeille*, qui forme [illegible] *seigneur*, et [illegible] *tout*.

Le *van* devint le symbole de l'idée *maître* ou *seigneur*, parce qu'il était celui de la purification des âmes.

« Les initiations appelées *Teletès*, dit M. Rolle « (Ibid. p. 30), étant le commencement d'une vie « meilleure, et devant en être la perfection, ne pou- « vaient avoir lieu sans que l'âme fût purifiée; le van « avait été reçu comme symbole de cette purification, « parce que les mystères purgeaient les âmes de « toute souillure, comme les vans purgent les « grains. »

Ainsi Jean Baptiste dit du Messie, qu'il a le van dans sa main et qu'il purgera son aire (Luc. III. 17).

CORNEILLE.

L'*union conjugale* était représentée, d'après Horapollon, par deux corneilles (Horap. II. 40), et le mot ערב ORB signifie un *corbeau*, une *corneille*, et *s'unir conjugalement* (Gesenius).

ערב ORB est encore le nom du coucher du soleil, et de l'ombre des ténèbres; dans la cosmogonie égyptienne, la nuit était la mère du monde, c'est à cause de cela que les mariages, chez les Athéniens, étaient célébrés pendant la nuit (Couleurs symboliques, p. 172).

L'homme qui avait vécu un âge suffisant était représenté par une corneille morte; cet oiseau, ajoute Horapollon, vit cent ans (II. 89). Le nom de la *corneille* ערב ORB, désigne le *coucher du soleil*, symbole de la fin naturelle de toute période; la corneille morte, c'est le soleil couché.

CORNES.



Les cornes sont, sur les monuments, le signe de l'idée *rayonner, resplendir, briller*, parce que, dit

M. Champollion, les peuples orientaux trouvaient une analogie marquée entre les cornes et les rayons du soleil (Gramm. égypt. p. 359 et 360).

Le célèbre égyptologue avait sans doute présentes à l'esprit, en écrivant ces lignes, les significations du mot hébreu קרן QRN, qui signifie une *corne*, et *rayonner, resplendir, briller;* car le mot copte ⲧⲁⲡ, une *corne*, n'a pas la signification de briller, et le mot ϭⲱⲡ signifie, au contraire, *cacher, couvrir,* et une *corne.*

CRÈCHE.

« Le nom hiéroglyphique de la ville de Thèbes a « pour symbole déterminatif un quart de cercle, « dont la partie courbe se présente dans un sens « opposé à la direction de l'écriture. Long-temps on « dut chercher l'explication de ce symbole, quand « enfin la flottille qui portait l'expédition scientifique « de Champollion, en faisant voile vers la Nubie, « aperçut sur la rive une suite de hautes man- « geoires formées d'un torchis de paille et de limon, « lesquelles présentaient sur le profil le demi-cercle « du symbole affecté au nom de Thèbes. Ces crèches

« étaient destinées à de grands troupeaux de bœufs ; « on se souvint alors que, dans les textes richement « développés, on voyait souvent un taureau placé « devant le symbole de la ville de Thèbes, on re- « connut dès lors une crèche dans ce symbole, em- « preinte naïve de la simplicité qui avait présidé aux « premières combinaisons graphiques des Égyp- « tiens. » (Lenormant, Recherches sur Horapollon, p. 26.)

Thèbes était la ville consacrée à Amon, le dieu de la lumière, le verbe divin (Couleurs symboliques, 70-71) ; le nom hébreu de Thèbes est celui d'*Amon*, נא אמון, la crèche fut consacrée à Amon-Ra, le dieu lumière, parce que le nom de la crèche était en même temps celui de la lumière.

ארוה AURUTH ou ארווה ARUUTH, une *crèche*, une *étable*, est le pluriel féminin de אורה AURE, la *lumière*, אור AUR, le *soleil*, la *lumière*, la *révélation*.

CROCODILE.



Plutarque dit que le crocodile était consacré à Typhon. (Is. et Osir. cap. L.)

D'après Diodore de Sicile, cet animal exprimait dans les hiéroglyphes toute espèce de malice, de méchanceté (III. 4, p. 176, éd. Wessel).

Horapollon lui attribue la signification de rapacité, de fureur (I. 67); il désignait encore l'occident (I. 69); la queue de crocodile était le symbole des ténèbres (I. 70); ses yeux représentaient l'orient (I. 68).

Le nom du crocodile me paraît avoir été חמט HEMT, mot que la version des Septante traduit par *σαῦρα*, et les lexicographes par *lézard*; ce nom désigne toute la famille des *sauriens*, et spécialement le crocodile égyptien. Le même mot désignait en Égypte le lézard et le crocodile, puisque Horapollon dit que le crocodile était le symbole de la fécondité (I. 69), idée représentée sur les monuments par le lézard (Champ. Gramm. p. 317).

Le mot חמט HEMT, *crocodile* ou *lézard*, est formé par la racine חם HEM, la *chaleur dévorante*, חמה HEME, l'*incandescence*, la *fureur*, le *poison*. Les mots formés par cette racine donnent l'histoire du mythe de Typhon, génie du mal, symbolisé par le crocodile, d'après Plutarque.

Et d'abord, nous trouvons le nom de l'*âne* consacré également à Typhon; חמור HEMUR ou חמר HEMR, l'*âne*.

Le nom de la couleur rousse attribuée à Typhon

(Couleurs symboliques, 257) est חום HEUM, la *couleur noire*, la *couleur brûlée*; חמוץ HEMUTS ou חמץ HEMTS, le *rouge*, le *tanné*, et l'*oppresseur*, le *violent* (voyez l'article de la *Couleur rousse*).

Le mot חמס HMS signifie la *violence*, l'*injure*, la *rapine*, et répond aux significations données au crocodile par Horapollon, et au nom égyptien de cet animal

[hieroglyphs] מסח MSH (1).

Les monuments confirment le sens que lui attribuent ici le hiérogrammate égyptien et les homonymies hébraïques. Un des chapitres du Rituel funéraire se rapporte au combat du défunt contre le crocodile, c'est-à-dire contre ses passions mauvaises; il le tue avec le sceptre à tête de coucoupha, emblème connu des bonnes affections.

Le crocodile, חמט HEMT, est un animal immonde dans le Lévitique, comme dans la religion égyptienne.

Horapollon ajoute que le crocodile était le symbole de la fécondité (I. 69), et le mot חם HEM présente les idées de parenté, de mariage; le mot grec γάμος, *mariage*, dérive, d'après Gesenius, de חם; nous ve-

(1) Dans le copte, nous retrouvons ⲙⲥⲁϩ *crocodilus*, ⲙⲉⲥⲧⲉ *odio habere*. Cfr. Gramm. égypt. p. 384.

nons de dire que sur les monuments le lézard était le symbole de la fécondité.

D'après Clément d'Alexandrie (Stromat. V. 7), le crocodile figurait le temps; le Saturne égyptien est coiffé d'une tête de crocodile, et le mot חמק HEMQ signifie *faire un cercle, tourner autour;* ce mot se rapporte à la course du soleil, puisque חמה HEME signifie le soleil, et qu'en hébreu le nom propre du *temps* signifie *tourner,* אפן APN, et forme אופן AUPN, une *roue* (Gesenius).

D'après M. Champollion, le lézard était consacré à Bouto, divinité des ténèbres primordiales (Notice du Musée Charles X, p. 42); d'après Horapollon, la queue de crocodile était le symbole des ténèbres (I. 70), et le mot חום HEUM signifie la *couleur noire,* la couleur des ténèbres.

Le nom de l'Égypte, d'après Plutarque (De Is. et Osir.), signifiait la *noirceur* et la *chaleur;* חם HEM, la *chaleur,* et חום HEUM, la *noirceur,* sont une même racine qui forme le nom du crocodile חמט HEMT; le nom de l'Égypte conservé par la Bible est en effet חם HEM, et ce mot est écrit sur l'obélisque de Paris par la *queue de crocodile* et le *nycticorax,* qui phonétiquement forment le mot חם HEM (1).

(1) Salvolini, Traduct. de l'Obélisque, p. 16. Akerblad, Lettre à M. de Sacy, p. 37. Cfr. Gesenius, verbo חם.

La signification du nom de l'Égypte se retrouve dans le copte ⲕⲁⲙⲉ *noir.* (Champ. Gram. p. 320.)

Pourquoi les Égyptiens donnèrent-ils à leur pays un nom réprouvé, composé du symbole des ténèbres, le crocodile, et du symbole de la mort, le nycticorax? (Horapol. I. 70. II. 25.) La réponse est facile; l'Égypte avait trois noms : l'un, symbolisé par le lis, désignait la haute Égypte; l'autre, représenté par le papyrus, la basse Égypte. Ces deux noms répondent aux mots hébreux פתרוס PTHRUS, la *haute Égypte*, et מצור MTSUR, la *basse Égypte*; le premier indiquait la région des interprètes et de la religion, et le second la terre de l'agriculture et de la civilisation, ainsi qu'ils seront expliqués à l'article *Lis.* (Cfr. l'art. *Vautour.*)

Le troisième nom, חם HEM ou *Cham*, désignait le peuple des profanes, ou des hommes morts qui croupissent dans les ténèbres de l'ignorance. (Cfr. l'art. *Ane.*)

Le dieu de la lumière Horus est quelquefois représenté sous la forme d'un crocodile, avec la tête d'épervier, surmontée des cornes et du disque solaire (Champ. Gramm. p. 120). Ceci confirme ce qu'établit Horapollon, que les yeux du crocodile représentaient l'orient, et sa queue les ténèbres (I. 68. 70).

La Bible dit : *Le vieillard et l'homme dans les hon-*

neurs forment la tête; mais le prophète docteur du mensonge est la queue (Isaïe. IX. 13. 14).

DOIGT.



« *Un doigt désigne l'estomac de l'homme.* » (Horap. II. 6.) « Voici, dit M. Lenormant, ce qu'on lit dans « les versions latine et française d'Horapollon ; mais « il s'en faut que l'auteur grec ait eu une si burles- « que et inexplicable pensée : seulement il a fait « usage d'une expression latine que ses interprètes « n'ont pas comprise; *στόμαχον*, chez le traducteur « Philippe, veut dire, comme en latin, la *colère.* « *Le doigt*, dit-il, *indique la colère de l'homme;* c'est le « *doigt de Dieu* dans l'Écriture. Je pense que l'emploi « de ce signe se trouve fréquemment dans les textes « hiéroglyphiques : mais l'espace me manque pour « donner à mon opinion le développement néces- « saire. » (Lenormant, Recherches sur Horapollon, p. 22.)

Le mot hébreu אצבע ATSBO signifie un *doigt*, et métaphoriquement la *puissance*, le *courage* (Guarin, Gesenius); אצבע אלהים הוא *là est le doigt de Dieu.*

EAU.

Dans la cosmogonie égyptienne, comme dans la Genèse de Moïse, le monde fut créé au sein des eaux; cette doctrine, dit M. Champollion, fut professée en Égypte dans les temps même les plus reculés (Panthéon égyptien, Cnouphis-Nilus). L'eau fut la *mère du monde*, la *matrice* de tous les êtres créés, et le mot משבר MSCHBR signifie la *matrice* et les *flots*, משברים.

L'homme était considéré comme une image du monde, l'initié devait renaître à une vie nouvelle, et le baptême dès lors symbolisait les eaux primordiales; c'est pour ce motif que l'initié était nommé משה MSCHE, *Moïse*, mot qui en égyptien, d'après l'historien Joseph (Antiq. II. 9. § 6), signifiait *sauvé de l'eau* ou par l'eau, c'est ce que désigne l'hébreu משחה MSCHHEE, l'*onction*, et משה MSCHE, *sauver*.

En poussant plus loin ces recherches philologiques, il serait facile de remarquer que le mot משבר, la *matrice* et le *flot*, se compose de celui de

l'initié משה, et du nom même de la création ברא BRA, *il créa*, premier mot de la Genèse; de plus, בר BR signifie un *fils*, un *enfant* et la *pureté*, parce que la cosmogonie devint le symbole de la naissance spirituelle ou de la régénération; d'après Horapollon, l'*eau* était le symbole de la *pureté* (I. 43), et elle désignait la naissance des *purs* ou des initiés, ainsi que nous l'établirons à l'article *Rosée*.

ÉPERVIER.



נץ NTS, l'*épervier*, forme le mot נצח NTSHE, l'*éternité*, la *splendeur*; d'après Horapollon, cet oiseau symbolisait la *divinité*, à cause de sa longue vie, ainsi que le *soleil*, qu'il fixe de ses regards (Horap. I. 6). Sur les monuments, l'épervier est le signe de l'idée *Dieu*. (Champ. Gramm. égypt. p. 118.)

Il représentait la *sublimité* et l'*humilité*, ajoute le hiérogrammate égyptien, parce qu'il dirige son vol en ligne directe en haut et en bas, נצה NTSE, *voler* (Gesenius).

Il était le symbole du *sang*, parce qu'il ne boit point d'eau mais du sang; de la *victoire*, parce qu'il soumet tous les autres oiseaux (Horapoll. I. 6. 7). נצה NTSE, *tirer l'épée, ravager par la guerre;* נצח NTSHE (chald.), *vaincre.*

Horapollon dit encore que l'épervier, déployant ses ailes dans l'air, représentait le *vent*, comme si le vent avait des ailes (Horap. II. 15).

Il résulte de ce passage que l'épervier et l'aile, ou l'action de voler, étaient synonymes dans la langue sacrée de l'Égypte; et c'est aussi ce que fait entendre Diodore de Sicile en disant que cet oiseau représentait tout ce qui se fait avec célérité, parce qu'il surpasse tous les autres par la rapidité de son vol. (Diod. Sicul. III. 4. p. 145. ed. Rhodom.)

נץ NTS, l'*épervier*, forme נצה NTSE, *voler*, נוצה NUTSE, l'*aile*, la *plume*, נוץ NUTS, *fuir, s'enfuir* (Gesenius). (Cfr. l'Essai sur les Hiéroglyphes, par M. Lacour, p. XXX.)

FACE.

M. Lepsius, dans sa Lettre à M. Rosellini (Annales, IX. 77 et suiv.), établit que le nom du nez

dans le dialecte sacré était ϥⲛⲧ, mot dont la langue copte n'a conservé aucune trace; ce nom est déterminé par la figure d'un museau de veau.

Le nez et son nom sont employés dans les titres de ces divinités avec la signification de *résidant dans* (1).

Dans la langue sacrée, le nom du *nez* ou plutôt celui de la *face*, ainsi que le prouve une variante que nous donnons ici d'après la Grammaire égyptienne (p. 92), devait par conséquent exprimer l'idée *résidant dans*.

Le nom égyptien ϥⲛⲧ, transcrit en caractères hébraïques, donne le mot פנת PNTH ou PHNTH, dont nous retrouvons la racine dans le mot hébreu פנים PNIM, qui signifie la *face*, la *figure*, facies, vultus, et en même temps ce qui est *intérieur, au-dedans*, intus, intro (Rosenmüller), פנימי l'*intérieur*, interior (Gesenius).

Le nom du *nez* en hébreu אף AP, vient, d'après Gesenius, de אנף ANP, la *face, respirer par le nez*, racine que nous retrouvons également dans פנים PNIM, la *face*, la *figure*.

Les différents membres du *bœuf*, du *taureau* ou du

(1) Lepsius, Annales, IX, 77 et suiv.; Salvolini, Analyse, p. 229.

veau, servent dans la Grammaire égyptienne de déterminatifs pour désigner ces membres en général; M. Champollion, dans sa Grammaire, et Salvolini, Campagne de Rhamsès, 90, en ont fait la remarque. Le motif est-il que le taureau était le symbole de la puissance (voyez l'article *Taureau*), et que, par conséquent, l'oreille de cet animal désignait la *puissance de l'ouïe*, comme le nez la *puissance d'être intérieurement ou de résider ?*

FÈVE.

Au rapport d'Hérodote, la fève était considérée par les Égyptiens comme un légume impur; les prêtres n'en pouvaient même supporter la vue (Euterp. lib. II, cap. 37). On connaît aussi l'aversion des disciples de Pythagore pour ce symbole des choses immondes.

L'hébreu explique cette horreur pour la fève; le nom de ce légume est le même que celui des peuples nomades, qui étaient en abomination aux yeux des Égyptiens (1). Dans la Genèse, Joseph dit à ses frères : *Les Égyptiens regardent comme abominables les bergers de brebis* (Genèse, XLVI. 34).

(1) La seule différence est que la fève est du genre féminin, et le peuple nomade du genre masculin.

גרה GRE, la *fève*.

גרים GRIM, les *pasteurs nomades*.

Le nom de la *fève* גרה GRE signifie la *rumination*, et indique que ce légume était employé pour la nourriture des troupeaux.

Les pasteurs nomades étaient, par un terme de mépris, nommés les *mangeurs de fèves*, parce que toute leur existence reposait sur les troupeaux.

La *fève* donna son nom aux tribus errantes, elle reçut d'elles la signification d'impureté et d'abomination; c'est encore ce que prouve l'hébreu, puisque גרה GRE, la *fève*, signifie de plus *entrer en fureur, faire la guerre*.

Mais comment les Hébreux, qui étaient nomades, donnèrent-ils à ces peuplades vagabondes un nom qui caractérisait la haine et le mépris? On ne peut lever cette difficulté qu'en supposant que la langue hébraïque reçut sa forme primitive d'un peuple qui n'était point nomade. La lutte des peuples civilisés et des hordes barbares se retrouve avec plus d'énergie dans les traditions iraniennes que dans celles de l'Égypte.

FIGUIER.

Horapollon dit que les Égyptiens représentaient l'homme corrigé de son incontinence par un taureau

lié à un figuier sauvage, parce que le taureau, dans sa fureur lascive, s'apaise si on le lie à cet arbre. (II. 77.)

Le taureau était le symbole de la fécondité et de la puissance virile, *ἀνδρεῖον* (Horap. I. 46). Son nom hébreu פר PR forme le verbe פרה PRE, *être fécond.* (Voyez l'article *Taureau.*)

Le nom du *figuier* תאנה THANE signifie de plus l'*acte conjugal, coitum.*

Le signe du taureau lié à celui du figuier représentait l'homme corrigé de son incontinence, parce que, dit Horapollon dans un autre chapitre, le taureau devient continent par le fait même de l'incontinence : *Calidissimum enim est animal..... sed et temperans est, propterea quod numquam feminam ineat post conceptum.* (I. 46.)

Les prêtres égyptiens ne voulaient-ils pas dire par là que l'homme, symbolisé par le taureau, ne devient continent que lorsqu'il est enchaîné par le mariage, représenté par le figuier?

Aucun monument égyptien, que je sache du moins, ne représente un *taureau lié à un figuier.* Il est probable que ce passage d'Horapollon se rapporte à un proverbe ou dicton populaire emprunté à la langue sacrée.

FOURMI.

Les Égyptiens représentaient la *connaissance*, ou l'*intelligence*, *γνῶσις*, par la fourmi, parce qu'elle trouve tout ce que l'homme cache avec soin ; un autre motif, ajoute Horapollon, c'est qu'à l'exception des autres animaux, lorsqu'elle amasse des provisions pour l'hiver, elle ne se trompe point de lieu, mais y arrive toujours sans erreur. (Horap. I. 52.)

La fourmi est ici présentée comme un symbole de l'initiation, ou de l'initié qui parvient à la connaissance de ce que les prêtres cachent au vulgaire.

Le nom de la fourmi נמלה NMLE est formé par le verbe נמל NML, qui signifie *circoncire*.

Hérodote (II, 36 et 104), Diodore de Sicile (III, 32 in fine, Wessel, p. 198), et Philon (lib. Περὶ ἐπιτομῆς), nous apprennent que les initiés aux mystères, qui étaient instruits des doctrines secrètes des prêtres égyptiens, étaient circoncis ; le cynocéphale représentait le sacerdoce, d'après Horapollon, parce qu'il est naturellement circoncis (Horap. I. 14. Leemans, Adnot. p. 204).

Le peuple juif fut initié aux mystères de la vraie religion, et tous les Israélites devaient être circoncis.

La fable des Myrmidons, ou des fourmis changées en hommes, signifie que les profanes qui acquièrent la *connaissance* des mystères, que les *circoncis* ou les *fourmis*, deviennent de véritables hommes.

Le rapport matériel entre la fourmi et la circôncision est que la fourmi, d'après les anciens, coupe la sommité des épis pour en faire sortir le grain ; elle les *circoncit*, d'après l'expression hébraïque (Bochart, *Hierozoïcon*, II, p. 587 et seqq. ; Job, c. XXIV, vers. 24).

La signification symbolique donnée à la fourmi par Horapollon est consacrée par les Proverbes de Salomon : *Il est quatre choses les plus petites de la terre, mais sages entre les choses sages ; les fourmis, peuple débile qui prépare ses approvisionnements en été*, etc. (Prov. XXX. 24.)

GRENOUILLE.



La grenouille, d'après Horapollon (I. 25), représentait l'homme non formé.

M. Champollion nomme la grenouille l'*emblème de*

la matière première, *humide* et *informe* (1) ; ce qui démontre la vérité de cette interprétation est que l'image de l'Hercule demiurge est gravée sur la base d'une représentation de cet animal (2).

Ce symbole est un de ceux qui démontrent de la manière la moins équivoque l'identité de la cosmogonie égyptienne et de l'initiation, puisque d'une part, d'après les monuments décrits par M. Champollion, la grenouille représente le chaos ou la matière première, humide et informe, et que de l'autre, d'après Horapollon, la grenouille est le symbole de l'*homme non formé*.

Le monde naquit au sein des eaux, d'après la doctrine égyptienne (voyez l'article *Eau*), comme dans la Genèse de Moïse ; ainsi le profane est comparé à la matière première, humide et informe, sur laquelle l'esprit n'a pas encore plané, et qui renaît sous les eaux baptismales. (Conférez Couleurs symboliques, p. 169.)

Le nom hébreu de la *grenouille* צפרדע TSPRDO, se compose de צפר TSPR, *se tourner*, *se convertir*, dans le sens physique comme dans le sens moral ; ce verbe s'applique à l'homme timide et méticuleux

(1) Champollion, Notice du Musée Charles X, p. 40.

(2) Champ. ibid.

qui moralement se tourne et retourne de tous côtés (Gesenius). La seconde racine du nom de la grenouille est דע DO, qui signifie la *science*, la *connaissance*, la *sagesse*.

Ainsi la grenouille représente l'homme qui commence à se convertir vers la sagesse ; elle symbolise le néophyte qui n'est pas encore formé spirituellement, mais qui va ou qui peut l'être. Ce symbole marque l'état d'indécision du myste qui peut acquérir une vie nouvelle, ou se replonger dans le néant ; c'est ce qu'exprime Horapollon lorsqu'il dit dans un autre chapitre (II. 101), que la grenouille désigne l'homme *impudent*, au *regard effronté* ; cet animal représente alors le profane qui combat contre la sagesse. Nous retrouvons cette seconde signification dans le mot hébreu, puisque צפר TSPR signifie encore *déchirer avec les ongles*, et דע DO, la *sagesse* ; ainsi la grenouille est de plus le symbole du profane éhonté, qui par ses faux raisonnements prétend détruire la sagesse ; c'est dans ce sens que l'Apocalypse parle de *trois esprits impurs semblables à des grenouilles* (XVI. 13), et que l'Exode dit que Aaron étendit la main sur les eaux de l'Égypte, et que la grenouille monta et couvrit la terre. (Exod. VIII. 1 à 10 ; Ps. LXXVIII. 45. CV. 30.)

Le hiérogrammate égyptien ajoute plus loin (II.

102), que l'homme qui est resté long-temps sans se mouvoir, et qui plus tard peut marcher, était symbolisé par une grenouille ayant ses pattes postérieures, parce qu'elle naît sans pattes.

L'homme qui ne pouvait se mouvoir et qui marche est encore l'homme qui se régénère, car en hébreu שוח SCHUHE signifie *marcher* et *méditer* (Rosenmüller), et הלך ELK *marcher* et *vivre* : הלך תמים *celui qui marche dans la justice* (Ps. XV. 2).

HACHE.

Ce signe, qui représente certainement une hache, ainsi que l'explique M. Champollion dans sa Grammaire, p. 5 et 110, et qu'on en voit la preuve dans la Description de l'Égypte et dans Wilkinson (*Manners of the Egyptians*, I. 323), est le signe de l'idée *Dieu*.

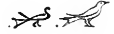
Son nom égyptien se compose de la hache, du segment de sphère et de la bouche ; ce qui donne, d'après l'alphabet de M. Champollion, le mot נדר NDR, qui en hébreu signifie un *vœu*, une *chose*

vouée, consacrée. Ces différentes acceptions s'appliquent aux images consacrées des divinités et aux temples.

La racine de ce nom de la *consécration* נדר NDR est נדה NDE, *séparer*, parce que les choses vouées ou consacrées étaient séparées des autres; la hache était le signe de l'idée *séparer*, aussi le mot נדה NDHE signifie spécialement *frapper avec la hache* (Deut. XX. 19. Gesenius) (1).

M. Salvolini cherche la raison de ce symbole dans le mot ⲛⲧⲉⲣ (Analyse, p. 230), je ferai seulement observer que notre groupe forme, d'après M. Lepsius, le mot ⲛⲟⲩⲧⲉⲣ (Annales, IX. 77. 81), que l'on retrouve dans l'hébreu נדר.

HIRONDELLE.



L'hirondelle était en Égypte le symbole de l'*entier héritage laissé aux enfants*, parce que, dit Horapollon, devant mourir, elle se roule dans le limon

(1) Le nom des nazaréens נזיר signifie *consacré* et *séparé*, נזר *separavit se, abstinuit, se consecravit* (Gesenius).

et construit un nid pour ses petits. (Horap. II. 31.)

Le nom hébreu de l'*hirondelle* est דרור DRUR ; la racine de ce mot est דר DR ou דור DUR, mots qui ont également la signification :

1° D'*habitation*, *maison*, qui répond au mot d'Horapollon κτῆσιν, *possession*, que je traduis par héritage.

2° דור DUR signifie encore une *génération*, γενεά (Septante), et répond par conséquent aux mots d'Horapollon κτῆσιν γονικήν, la *possession générative*, ou en français l'*héritage paternel*.

L'hirondelle était le symbole de l'héritage des ancêtres, parce qu'elle place son nid sur les habitations des hommes ; elle était par ce motif consacrée aux dieux lares (Noël).

HUIT.

« Le dieu Thoth, dit Salvolini, était regardé dans
« l'ancienne Égypte comme le protecteur de la ville
« d'Hermopolis magna ; dans cette qualité, il reçoit
« partout dans les inscriptions le titre qui consiste

« dans le caractère ⲛⲏⲃ *seigneur*, suivi du nombre « *huit*. Pour faire comprendre l'origine de l'emploi « du nombre *huit* dans l'expression de ce titre di- « vin, il me suffira de rappeler que le nom égyptien « d'*Hermopolis* se lit ϣⲙⲟⲩⲛ SCHMOUN, et que dans « le copte, aussi bien que dans l'égyptien, un mot « identique à ce nom, ϣⲙⲟⲩⲛ, indique le nombre « *huit*. » (Analyse, p. 230.)

De même en hébreu, le mot *huit* est שמנה SCHMNE.

LACS.

Horapollon dit, dans un passage altéré par les copistes, que le *lacs*, παγίς, représentait dans les hiéroglyphes l'*amour*, la *chasse*, la *mort*, l'*air* et un *fils*. (Horap. lib. II. 26. Cfr. Leemans. Adnot.) Je ne cherche pas à rétablir le texte, je donne seulement les mots qu'il contient et que je retrouve dans les significations ou la racine du nom hébreu du *lacs*.

SIGNIFICATIONS DONNÉES PAR HORAPOLLON.	SIGNIFICATIONS DU NOM DU LACS EN HÉBREU.		
Lacs.	חבל	HEBL	des lacs.
La chasse.	חבל	HEBL	des lacs, des filets.
Un fils.	חבל	HEBL	l'enfantement, l'enfant.
La mort.	חבל	HEBL	(chald.), détruire, la corruption.
L'air.	הבל	EBL	le souffle.
L'amour.	חבב	HEBB	aimer.

LIÈVRE.



Les Égyptiens représentaient l'idée d'*ouverture*, ἄνοιξις, par le *lièvre*, parce que cet animal a toujours les yeux ouverts (Horap. I. 26); les monuments confirment cette signification d'*ouvrir* ou d'*ouverture*. (Leemans, p. 235.)

D'après M. Champollion, le lièvre était le symbole d'Osiris (Notice du Musée Charles X, p. 46); cette divinité était représentée par l'*œil*, et le lièvre désignait les *yeux ouverts*.

L'hébreu donne les motifs de cette attribution symbolique, puisque ארנבת ARNBTH, le *lièvre*, se

compose de אר ar, *lumière*, et נבט nbt, *contempler, avoir l'intuition* (1).

Le mot ארבה arbe, une *ouverture*, une *fenêtre ouverte*, se compose des mêmes racines que le nom du lièvre (2).

D'après la signification hébraïque du nom de cet animal, il devait être en Égypte le symbole de la lumière morale révélée aux néophytes, et de la contemplation de la divinité ; c'est ce qui explique pourquoi il était le symbole d'Osiris.

LION.



Horapollon dit que les Égyptiens représentaient l'*âme* ou l'*incandescence*, θυμὸς, par le lion (Horap. I. 17).

(1) La dernière lettre se change ici de ת en ט, parce que ces deux lettres éprouvent souvent cette mutation en hébreu (Gesenius, p. 383) ; quoiqu'il en soit, cette racine ne peut être douteuse, puisqu'elle vient du verbe נבב *percer, ouvrir*, qui forme les mots נבא *prophétiser*, et נבט *contempler*.

(2) אר *lumière*, et בבה ou נבבה une *ouverture*, une *porte*, de נבב *percer, ouvrir*. (Gesenius, *verbo* נבב.)

Le nom hébreu du lion, לביא LBIA, se forme de la racine לב LB, qui signifie l'*âme*, le *cœur;* לבה LBE, la *flamme*, le *cœur.*

Horapollon ajoute que le lion se fait remarquer par la grandeur de sa tête, ses pupilles enflammées, sa face ronde entourée d'une crinière radiée à l'image du soleil; et que c'est pour ce motif que l'on place des lions sous le trône d'Horus, pour montrer les rapports symboliques de cet animal avec la divinité.

Le nom d'Horus, le dieu Soleil, signifie également en hébreu le soleil, אור AUR, prononcé HOR ou אר AR, le *soleil.*

ארי ARI est un des noms hébreux du *lion* et du *feu;* le mot אריאל ARIAL est interprété par *lion de Dieu* ou *feu de Dieu,* et אראל ARAL, *lion de Dieu, héros* (Gesenius).

Ainsi les rapports symboliques qui existaient, d'après Horapollon, entre le dieu Soleil et le lion, se manifestent dans l'hébreu de la manière la plus évidente.

Les *parties antérieures du lion* avaient, d'après le même auteur, la signification de force (Horap. I. 18.) Le mot ליש LISCH désigne un *lion* et la *force* (Gesenius).

La tête du lion était, d'après Horapollon, le symbole de la vigilance et de la garde, parce que cet

animal ferme les yeux lorsqu'il veille et les ouvre en dormant, ce qui désigne la vigilance; c'était à cause de cette attribution symbolique que l'on plaçait des lions aux clôtures des temples comme gardiens (Horap. I. 19).

La tête du lion avait été spécialement choisie pour désigner la vigilance et la garde, à cause des rapports établis entre le lion et le soleil; le nom d'Horus ou de la lumière אור AR forme le verbe ראה RAE, *voir, prévoir, contempler;* et le nom du *lion* ארי ARI forme celui de la *vision* ראי RAI.

D'après M. Champollion, le lion était l'emblème de Phtha et d'Aroeris (Notice du Musée Charles X, p. 43).

On trouve dans le copte ⲙⲟⲩⲓ *lion*, et ⲙⲟⲩⲉ *splendeur*.

LIS OU LOTUS.



Une tige de lis ou un bouquet de la même plante exprimait l'idée de la région ou l'Égypte supérieure; une tige de papyrus avec sa houppe, ou un

bouquet de la même plante, était le symbole de la région d'en bas ou l'Égypte inférieure. (Champ. Gramm. égypt. p. 25; Inscription de Rosette, lig. 5.)

Le lis et le lotus symbolisaient l'initiation ou la naissance à la lumière céleste; sur quelques monuments, le dieu Phré (le soleil), est représenté naissant dans le calice d'un lotus. (Champ. Notice du Musée Charles X, p. 18; cfr. Jablonski, *Horus*, p. 212.)

Le nom hébreu de la haute Égypte פתרוס PTHRUS se forme de la racine פתר PTHR, *interpréter les songes*.

L'Égypte supérieure était la terre natale des augures, le berceau de la religion, de l'initiation et de la science, comme le lotus est le berceau de Phré, le *soleil*.

Le papyrus, signe de l'Égypte inférieure d'après l'inscription de Rosette, indiquait, suivant Horapollon, la *première nourriture des hommes* et l'*antique origine des choses* (Horap. I. 30).

Le nom hébreu de l'Égypte inférieure est מצור MTSUR, mot formé des deux racines מצה MTSE, le *pain azyme*, le pain non fermenté, *première nourriture des hommes* (1), et de צור TSUR, *rassembler, lier ensem-*

(1) Le papyrus fut la première nourriture des Égyptiens (Hérodote, II, 92).

ble, צרר TSRR, un *faisceau;* le faisceau de papyrus était, d'après Horapollon, le symbole de l'*antique origine des choses*.

D'après ses significations hébraïques, l'Égypte inférieure était la terre de l'agriculture et de la réunion des hommes en société, c'est ce qu'indique son nom même מצור, l'*Égypte* et une *frontière*, une *citadelle*, une *ville fortifiée*, et ce qu'exprime également sur les hiéroglyphes le *pain*, מצה MTSE, racine du nom de l'Égypte inférieure (voyez l'article du *Pain sacré*).

L'Égypte portait encore un troisième nom expliqué à l'article du *Crocodile*.

LUNE.

Les Égyptiens représentaient le *mois* par la *lune*, ou par un *rameau de palmier*. (Horap. I. 4.)

En hébreu, le nom du mois et celui de la lune forment un seul mot ירח IRHE, la *lune* et le *mois;* de même en copte ⲟⲟϩ, la *lune* et le *mois*.

La palme ne désigne pas le mois, mais l'année, ainsi que le prouvent les monuments (Gramm.

égypt. p. 97), et que l'établit Horapollon lui-même dans un autre passage (I. 3).

Le nom hébreu de la palme, ou rameau de palmier, est סנסנה SNSNE, *ramus palmæ;* la racine de ce mot se retrouve dans שנה SCHNE, l'*année* (1).

MAIN.



Horapollon dit que les Égyptiens représentaient l'homme qui aime à bâtir par une main, parce que la main fait tous les ouvrages (II. 119).

יד ID, la *main*, signifie de plus un *monument*, et la *force*, la *puissance*, la *vigueur*.

Les *mains jointes* étaient le symbole de la concorde (Horap. II. 11).

En hébreu שלה SCHLHE, *donner la main*, forme le mot שלום SCHLUM, la *concorde* (Gesenius).

MULE.

La mule, dit Horapollon, représente une femme stérile (II. 42).

(1) D'après Gesenius, les lettres ש et ס s'échangent en hébreu ; il en donne même des exemples à la racine סנה.

Le mot פרד PRD, un *mulet*, signifie de plus *séparer*, *disjoindre*, verbe qui s'applique à la séparation des sexes.

OIE CHENALOPEX.



Les Égyptiens, dit Horapollon, représentaient l'idée de *fils* par l'oie chenalopex; cet animal a une grande tendresse pour ses petits : si on veut s'en emparer, le père et la mère se précipitent contre les chasseurs pour les défendre (Horap. I. 53).

Les monuments égyptiens confirment cette interprétation (Champollion, Précis, p. 119, 218; Leemans, sur Horapollon, p. 276).

La table d'Abydos montre dix fois un groupe composé de l'oie et du disque du soleil, au-dessus des cartouches royaux (1); M. Champollion traduit ce groupe par fils du soleil (Précis, p. 218).

Le mot *fils* en hébreu est בר BR; ce mot deux fois

(1) Voyez *Klaproth*, Observations sur le monument d'Abydos, à la suite de l'Examen des travaux de M. Champollion; *Leemans*, sur Horapollon, page 276; *Salt*, Essai sur les Hiéroglyphes phonétiques.

répété, avec l'indication du pluriel, signifie les *oies*, ברברים BRBRIM (Gesenius).

OREILLE.

D'après Horapollon, l'oreille de taureau représentait l'*ouïe* (I. 47).

Ce signe est le déterminatif des verber *écouter, entendre* (Champ. Gramm. 387, 388).

Le mot אזן AZN signifie une *oreille*, *écouter, entendre*, et de plus *être aigu*, d'où vient, dit Gesenius, le nom de l'oreille, parce que cet organe *est aigu chez les animaux*. Cette remarque est le commentaire du passage d'Horapollon et du hiéroglyphe représentant l'oreille.

L'oreille du taureau symbolisait encore une *chose future* ou un *fait futur* (Horap. II. 23), parce que l'oreille du taureau était le symbole de l'*ouïe*, et que dans la langue sacrée le nom de l'*ouïe* signifiait une *chose future;* c'est ce qui apparaît dans l'hébreu, puisque שמע SCHMO signifie l'*ouïe, écouter, annoncer, évoquer* (Gesenius; cfr. Champ. Gramm. 387).

Conférez l'article *Chèvre*.

Sur un manuscrit de la Bibliothèque royale, un personnage dont la tête est surmontée de deux oreilles de taureau, lit un livre sur lequel est le nom d'Osiris. (Ce sujet forme la vignette du quatrième chapitre.)

Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende! Ὁ ἔχων ὦτα ἀκούειν, ἀκουέτω! (Luc, VIII, 8.) Cette parole de Jésus-Christ, après avoir énoncé les paraboles, signifie que celui qui entend le récit matériel des similitudes doit chercher à en saisir le sens caché, et obéir à ce qu'elles enseignent, car le nom hébreu de l'*ouïe* signifie *comprendre* et *obéir*. שמע SCHMO, *audivit, audita intellexit, intellectus est, obedivit.* (Gesenius.)

OS DE CAILLE.

Un *os de caille* exprime, dit Horapollon, la *stabilité* et la *sûreté* (II. 10).

Le mot עצם OTSM signifie à la fois *os* et *solidité*, *force*. (*Os* a firmitate et robore dictum, *Gesenius*.)

Le nom de la caille שלו SCHLU est le même mot que שלו SCHLU, qui exprime la *stabilité* et la *sûreté* (*securus, securitas*. Gesenii Lexicon manuale, p. 964 et 1007) (1).

(1) Je dois de nouveau avertir ici le lecteur peu familiarisé avec

Ce symbole égyptien est également un trope de la symbolique de la Bible ; lorsque le Psalmiste dit : *Il n'y a point de sécurité dans mes os devant la face de mes péchés* (Ps. XXXVIII. 4). Il emploie le mot שלום. SCHLUM, dont la racine שלו indique également la *sécurité* et la *caille*, et le mot עצם OTSM, qui désigne un *os* et la *fermeté*, la *solidité*.

OURSE.

Les Égyptiens, dit Horapollon, voulant désigner un enfant informe à sa naissance et formé plus tard, peignent une ourse pleine, parce qu'elle met bas un

la langue hébraïque, que je néglige complètement les points-voyelles ; ce principe que j'applique à l'hébreu, parce qu'il n'existe pas de points-voyelles en égyptien, est également suivi par les hébraïsants dans l'explication des noms significatifs ; celui de la caille en est un exemple : cet oiseau fut ainsi nommé, disent les commentateurs, parce qu'il vit en *sécurité* au milieu des moissons. (Robertson, *Thesaurus linguæ sanctæ.*)

Dans l'application de cette règle, une seule lettre pourrait embarrasser. La lettre ש forme dans les dictionnaires deux séries, selon la place occupée par le point, שׁ et שׂ. Cette lettre étant doublée, on comprend que dans les autres séries, les mots dans lesquels elle se présente pointée différemment ne peuvent se retrouver les uns à côté des autres ; ainsi le nom de la *caille* שׂלו se trouve à la

sang condensé qu'elle transforme en l'échauffant sur son sein, et qu'elle achève en le léchant (Horap. II. 83).

Ce symbole serait inintelligible sans l'explication qu'en offre l'hébreu.

Le nom de la constellation de la *grande ourse*, עש osch, forme le mot inusité עשה osche, qui, d'après Gesenius, a dû signifier *velu, couvert de poils*, de là le nom d'Ésaü, עשו oschu, le *velu, celui qui est couvert de poils comme un ours.*

Le même mot עשה osche signifie *former, fabriquer, créer,* expression employée par la Genèse lorsqu'elle parle de la création du monde.

Cet enfant informe à sa naissance, échauffé sur le sein maternel, et perfectionné par ses caresses, est le monde, qui commença informe par le chaos, et fut achevé par l'amour de Dieu.

Cet enfant informe à sa naissance est encore l'emblème de l'âme qui de l'état profane s'élève à l'état moral et spirituel par la régénération ; je l'ai dit souvent, et je le répéterai, l'initiation figurait la cosmogonie ; la régénération ou création spirituelle

page 964 du Lexique de Gesenius, et son homonyme שלך se lit à la page 1007. De même le mot משחק n'est pas placé à côté du mot משח, etc., etc.

de l'homme était présentée comme une image de la création du monde. (Couleurs symboliques, p. 96. Cfr. l'article *Scarabée* ci-après.)

PAIN SACRÉ.



Un grand nombre de noms propres géographiques, dit M. Champollion (Gramm. égypt. p. 151), ont pour déterminatif un *pain sacré;* les Égyptiens, ajoute ce savant, voulurent, selon toute apparence, exprimer par un tel déterminatif les pays ou les localités habités et organisés en sociétés régulières.

M. Salvolini, en reconnaissant la signification générale de ce signe, prétend qu'il ne s'appliquait qu'aux pays de l'Égypte; suivant ce philologue, aucune forme de pain ne rappelle sur les monuments le signe que nous expliquons, c'est selon lui le signe figuratif de l'horizon. (Traduction de l'Obélisque, p. 16 et 17.)

M. Salvolini s'était trop hâté de nier le fait avancé par son maître; plusieurs monuments du Musée égyptien de Paris prouvent que notre signe est un *pain sacré;* le coffret n° 3293 représente une offrande

de pains de toutes les formes ; notre signe tel que nous le donnons, et tel qu'il se retrouve dans la Grammaire de M. Champollion et dans l'alphabet de M. Salvolini, s'y montre plusieurs fois.

Du reste l'hébreu tranche la difficulté, puisque le mot ככר KKR signifie un *pain*, un *gâteau*, et un *pays*, une *région*.

De plus, מצה MTSE, le *pain azyme*, forme le mot מצור MTSUR, qui signifie l'*Égypte* et une *frontière*.

PAPYRUS.



Horapollon dit que la plus haute antiquité était représentée par des *discours* (écrits?) des *feuilles* ou un *livre scellé* (II. 27).

Or, le mot עלה OLE, qui signifie une *feuille* et *inscrire sur des tablettes*, forme עלם OLM et עולם OULM, l'*antique origine des choses*, le *temps obscur*, *caché*, l'*éternité* (1).

(1) De là aussi le nom du *nourrisson* et le verbe *téter*, עול OUL. Le lait est la première nourriture de l'enfant, comme le papyrus fut la nourriture primitive des Égyptiens (Hérodote, II, 92).

La feuille de papyrus, de cette plante qui formait les tablettes et les livres, est la première lettre du nom du dieu seul éternel et tout-puissant de l'Égypte, *Amon*, qui à l'origine des choses créa le monde. Le nom du dieu *Amon*, d'après Manethon cité par Plutarque, signifiait *occulte* ou *caché*. La première lettre du nom des dieux égyptiens est souvent symbolique, puisque cette initiale forme dans un grand nombre de cas l'attribut spécial de la divinité.

Le faisceau et la feuille de papyrus avaient été spécialement choisis pour représenter l'antiquité obscure et cachée, et le nom du *papyrus*, אבה ABE, paraît appartenir à la même racine que חבא HEBA, *cacher*, *se cacher*.

Nous pouvons assigner ici le motif pour lequel le bouquet de papyrus est le déterminatif des noms de femmes : d'après la cosmogonie, l'amour fut l'antique origine des choses : אהב AEB, l'*amour*, et אבה ABE, le *papyrus*, tiennent évidemment à la même racine (1) ; de plus, עלם OLM, l'*antique origine des choses*,

(1) La racine commune à ces deux mots est אב, le *père*, le *créateur*, la *volonté*, la *verdure*, l'*herbe*, un *fruit*. Toutes ces significations s'enchaînaient dans la cosmogonie : le Dieu créateur forma le monde dans son amour ou sa volonté ; l'herbe, la verdure, les

signifie un jeune homme dans la puberté; עלמה OLME, la *jeune fille nubile*. Ces mots viennent de la racine עלה OLE, la *feuille*.

(Cfr. les articles *Bouquet de roseau*, *Lis*, et celui de la *Couleur verte*.)

PAUPIÈRES.



M. Champollion croit voir dans les trois signes supérieurs des *diadèmes* (Gramm. p. 298, 440); mais aucune forme de diadème ne confirme cette supposition.

M. Salvolini pense que ces signes sont des *crêtes* (Alphabet, n° 194).

Je crois reconnaître ici des *paupières*; en effet, ces trois signes sont recouverts des trois sortes de paupières ou sourcils qui se montrent au-dessus des yeux dont M. Champollion donne le dessin (Gramm. égypt. Cfr. les n°s 208 et 242 de l'alphabet).

feuilles, représentaient la naissance du monde, parce que la nature semble renaître quand les feuilles paraissent.

Ce signe, d'après M. Champollion, marque l'idée de *fête* (Gramm. p. 174).

Le nom hébreu de la *paupière* est le même que celui de la célébration d'une *fête*.

שמרה SCHMRE, au pluriel féminin שמרות SCHMRUTH, les *paupières;* et au pluriel masculin שמרים SCHMRIM, *observatio, celebratio festi* (Gesenius).

La paupière était le symbole de l'observation ou de la célébration d'une fête, parce que le nom de la paupière signifiait en hébreu la *vigilance* et la *garde*, שמרה SCHMRE, *custodia*. En Égypte, la tête de lion était le symbole de la *vigilance*, parce que, dit Horapollon, cet animal ferme les yeux lorsqu'il veille, et les ouvre en dormant. (Voyez l'article *Lion*.) Sur les monuments, la tête de lion possède cette signification de *vigilance*. Le signe qui nous occupe ne représentait-il pas la paupière du lion, symbole de la vigilance, de la garde, ou de l'observation des fêtes religieuses?

PEDUM OU LITUUS, BATON AUGURAL.

« Les textes hiéroglyphiques, dit Salvolini, of-

« frent à chaque pas l'idée de roi, ou plus exacte-
« ment celle de *modérateur*, exprimée par le ΥΚ dont
« parle Manethon; il est orthographié toujours de
« la manière suivante : ϩⲕ, ϩⲓⲕ.
« L'image d'un individu paré de tous les emblèmes
« de la royauté, l'*ureus* sur le front, le *pedum* et le
« *fouet* entre les genoux, lui sert de déterminatif. Le
« *pedum*, symbole de la modération, par un procédé
« tout à fait dans le génie des écritures égyptiennes,
« sert aussi à exprimer l'initiale du mot ϩⲓⲕ,
« *modérateur*. » (Campagne de Rhamsès, p. 16.)

La transcription du groupe ci-dessus donne le mot hébreu חק HEQ, qui signifie une *loi*, un *statut*, une *coutume*; חקק HEQQ, un *législateur*, un *chef* et un *sceptre* (Gesenius), ou un *roi modérateur* et un *pedum*.

PLUME D'AUTRUCHE.

La plume d'autruche est un symbole très-usité dans l'écriture hiéroglyphique et sur les anagly-

phes, sa signification de *justice* et de *vérité* est parfaitement constatée (1).

D'après Horapollon : « L'homme rendant à tous « la *justice* était représenté par la plume d'autru- « che, parce que cet oiseau, à l'exception des « autres, a toutes ses plumes égales. » (Horap. II. 118.)

La plume d'autruche est le symbole de la déesse de la justice et de la vérité, *Thmé*, la Thémis égyptienne.

Le mot hébreu יען ION signifie une *autruche* et un *conseil*, une *détermination*. Ce mot vient, d'après Gesenius, de la racine ענה ONE, *rendre une sentence*, et en même temps *témoigner*. (Gesenius, p. 780, B.) Ainsi, en hébreu comme en égyptien, l'autruche est le symbole d'une *sentence de justice*, et d'un *témoignage de vérité*; ajoutons que le nom de la déesse de la *justice* et de la *vérité*, *Thmé*, signifie en hébreu la *justice* et la *vérité*, תם THM ou תמה THME, *integritas* et *ἀλήθεια*.

Poétiquement, le nom hébreu de l'*autruche* est רננה RNNE; ce mot signifie de plus un *chant de joie*,

(1) On ne peut pas avoir de doute sur le signe représentant la plume d'autruche, puisqu'on voit sur une peinture de Thèbes deux hommes occupés à arracher les plumes d'une autruche. (*Wilkinson's*, Manners and customs of the ancient Egyptians, II, 6.)

de louange, et d'après M. Champollion, les âmes bienheureuses, la tête ornée de la *plume d'autruche* et sous l'inspection du seigneur de la *joie du cœur*, cueillent les fruits des arbres célestes (Lettres écrites d'Égypte, p. 231).

Une peinture du Rituel funéraire représente le jugement de l'âme; elle s'avance vers la déesse *Thmé*, qui porte la plume d'autruche sur la tête; à côté de cette divinité de la justice et de la vérité, paraît la balance dans laquelle *Anubis* et *Horus* pèsent les actions du défunt; ils placent d'un côté la plume d'autruche, et sur l'autre plateau le vase contenant le cœur (1); le poids du cœur est supérieur à celui de la plume d'autruche, le plateau s'abaisse, et l'âme est reçue au céleste parvis; Thoth enregistre la sentence en présence d'Osiris; au-dessus de cette scène paraissent les quarante-deux juges de l'âme assis, et la tête ornée de la plume d'autruche (2).

(1) Horapollon, I, 21; Leemans, Adnot. et planche XLV, A. Voyez la dernière vignette, à la fin du volume, copiée sur le manuscrit de Tentamoun.

(2) Voyez l'Explication de la principale scène peinte des papyrus funéraires égyptiens, par Champollion le jeune, extrait du Bulletin universel des Sciences de M. de Férussac, novembre 1825. Cfr. la Notice du Musée Charles X; la Description de l'Égypte, etc.

POISSON.



Le *poisson* était, d'après Horapollon (I. 44), un symbole néfaste, il désignait le *crime, μῦσος.*

En hébreu דג DG, le *poisson,* forme le verbe דגה DGE, *couvrir, cacher, être dans les ténèbres*; les ténèbres étaient en Égypte le symbole de Typhon, personnification du crime, de la haine et de tous les maux. Un autre nom du poisson דאג DAG forme le mot דאגה DAGE, la *crainte*, la *sollicitude.*

PORC.



Les Égyptiens représentaient l'homme impur par un *porc.* (Horap. II. 37.)

La truie était l'emblème de Thoueris et des autres déesses typhoniennes. (Champ. Notice du Musée Charles X, 48.)

De même que les Égyptiens, les Israélites regardaient le porc comme impur.

Le mot חזיר HEZIR, un *porc*, est formé par le verbe זיר ZIR, *avoir du dégoût*.

RAT.



Le rat, d'après Horapollon, était le symbole de la *destruction* (Horap. I. 50).

Le mot hébreu פרה PRE, un *rat* (Gesenius), a pour racine פרר PRR, *rompre, briser, détruire*.

Le mot עכבר OKBR est encore le nom du *rat*; il se compose, d'après Gesenius, de עכל OKL, *consommer*, et בר BR, *froment*. Plusieurs pains étant posés, dit Horapollon, le rat choisit et mange le meilleur.

Le rat était encore, suivant le même auteur, le signe de l'idée de *jugement*, parce qu'il choisit la meilleure partie du pain. Le nom du *rat*, פרה PRE, forme le mot פרז PRZ, un *juge*, et *celui qui sépare, divise* (pr. *dirimens, judex*, Gesenius).

La vignette en tête de ce chapitre, copiée sur le manuscrit de Tentamoun, exposé à la Bibliothèque

royale, représente le *jugement* de l'âme; la défunte, assistée d'un personnage à *tête de rat*, présente dans sa main les *œuvres* qu'elle a faites et les *paroles* qu'elle a prononcées pendant sa vie, et d'après lesquelles elle va être jugée (1).

ROSEAU.

Ce signe représente un *roseau*, ou, d'après Salvolini, une *plante graminée*. (Alph. nº 144.)

Les mots *gouverner* et *diriger* reçoivent constamment ce signe pour initiale, à l'exclusion de ses homophones (Gr. égypt. 71); il forme également la première lettre du mot *roi* (Gramm. égypt. p. 75; Table d'Abydos).

Plutarque, dans un passage altéré du traité d'Isis et d'Osiris (cap. XXXVI), et restitué par les commentateurs (cfr. Leemans, Adnot. ad Horapoll. p. 292), dit que le *roseau* était le symbole de la *royauté*, de l'*irrigation*, et de la *fécondation de toutes choses*.

(1) L'*œil* signifie *faire*, p. 15; et la *bouche* est le symbole de la parole. Cfr. the Origin of the egyptian language, by Dr Loewe, p. 21.

Le mot hébreu שדה SCHDE signifie un *champ*, une *région*, la *possession*, la *royauté*, la *femme*; d'après Gesenius (p. 983), il a dû également avoir la signification d'*arroser*, et d'après Guarin celle d'*herbe*.

שדי SCHDI désigne un *champ* et le *Tout-Puissant* (1).

Les diverses acceptions de ces mots viennent de leur racine שד SCHD, qui signifie une *mamelle*, signe de la *fécondation de toutes choses*.

Les inscriptions égyptiennes confirment cette application de l'hébreu.

Sur la table d'Abydos, le mot *roi* est toujours écrit par le *roseau* et le *segment de sphère*, ce qui, d'après l'Alphabet de M. Champollion, donne le mot שד SCHD, racine des mots hébreux que nous venons d'examiner. Le mot *roi* s'écrit souvent aussi avec l'adjonction du signe de l'*eau* ou de la couronne (Gramm. égyptienne, p. 75), ce qui donne le mot שדן SCHDN.

Mais M. Lepsius démontre que le N final n'est qu'une augmentation dérivative qui n'appartient point au mot primitif (Annales de l'Institut de correspondance archéologique, tom. X, p. 121, 122). Ce mot n'existe pas dans le copte, cependant M. Lep-

(1) שָׂדַי *campus, ager;* שַׁדַּי *potentissimus, omnipotens.* Voyez שדה et שׂדה.

sius croit en découvrir une trace dans le nom du *basilic*, ⲟⲩⲣⲟ, symbole des rois de l'Égypte (Ibid. p. 122).

ROSÉE.



Les Égyptiens représentaient l'enseignement ou l'instruction, *παιδεία*, par la rosée tombant du ciel. (Horap. I. 37.)

En hébreu ירה IRE signifie *jeter des gouttes d'eau*, *arroser* et *enseigner, instruire*. (Gesenius.)

De même מורה MURE signifie un *docteur*, un *professeur*, et la *première pluie*, qui, en Palestine, tombe depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de décembre, et prépare la terre à recevoir la semence. (Gesenius, verbo יורה.)

On comprend le rapport symbolique de l'*instruction* qui prépare l'homme à la vie intellectuelle, et de la *première pluie* qui prépare la germination des plantes.

Le mot מלקוש MLQUSCH désigne la pluie du printemps, qui, en Palestine, tombe avant la moisson,

aux mois de mars et d'avril; Job assimile à cette pluie le discours plein d'éloquence et de bons fruits (Job, XXIX, 23).

Le signe que nous donnons ici est l'abrégé de la scène qui représente le baptême égyptien, ou l'épanchement de la rosée céleste sur la tête du néophyte.

La vignette en tête de cet ouvrage figure ce baptême, d'après un dessin des *Monuments de l'Égypte et de la Nubie de M. Champollion* (tom. I, pl. XLII).

Horus et Thoth-Lunus versent sur la tête du néophyte les eaux, qui se transforment en *vie divine* (la croix ansée), et en *pureté* (le sceptre à tête de coucoupha) (1).

La légende qui accompagne cette scène, et dont tous les éléments sont connus, doit, je crois, se traduire ainsi :

Voici ce qui est dit : *Horus, fils d'Isis, baptise d'eau et de feu (bis), Horus baptise d'eau et de feu (bis); discours prononcé quatre fois.*

(1) La signification de la croix ansée est reconnue par tous les égyptologues ; quant à celle du sceptre à tête de coucoupha, M. Champollion lui donne un sens un peu différent de celui d'Horapollon, celui de *pureté*, au lieu de *piété* (Gramm. égypt. p. 290, 412, 449, *or pur*, 90). Nous avons vu que l'*eau* était le symbole de la *pureté*.

La même légende est répétée pour Thoth-Lunus, avec un simple changement de nom.

Ce monument nous apprend les paroles que les prêtres prononçaient pendant la cérémonie. Celui qui représentait Horus disait *deux fois :* Horus, fils d'Isis, baptise d'eau et de feu; puis *deux fois :* Horus baptise d'eau et de feu; il répétait ces mêmes paroles *quatre fois.*

Thoth-Lunus prononçait le même nombre de fois les mêmes phrases, en substituant seulement ses titres à ceux d'Horus.

Ainsi les mots *baptême d'eau et de feu* étaient répétés SEIZE fois par chaque initiateur; en somme TRENTE-DEUX fois. Ces nombres avaient une signification qu'Horapollon nous a conservée : *seize* symbolisait le plaisir, l'amour; et *deux* fois *seize* le mariage, ou conjonction qui résulte d'un amour réciproque. Il est difficile de ne pas voir qu'il s'agit ici du mariage entre les deux principes représentés par le soleil et la lune, ou *Horus* et *Thoth-Lunus*, et dont nous parlerons dans le dernier article de cet ouvrage (1).

(1) Cfr. Horapollon, I, 33. Voyez, pour le sens du mot que nous traduisons par *baptiser*, la Gramm. égypt. p. 376 et 360 ; et pour celui du groupe que nous lisons *bis*, voyez Champollion, Lettres écrites d'Égypte et de Nubie, p. 196 et 146, pl. VI.

Le baptême d'eau et de feu, désigné sur la légende par le caractère que M. Leemans a expliqué dans ses Annotations sur Horapollon (p. 261 et pl. XLIX), s'identifie dans sa forme extérieure avec le *baptême d'eau, d'esprit et de feu* de l'Évangile (Luc. III, 16, 17). Nous retrouvons également le baptême de feu et d'esprit dans le signe de la rosée, copié sur l'alphabet de M. Champollion (Gramm. égypt.), et qui représente trois séries de triangles ou pyramides, symboles du feu et de la lumière (1).

Le nom que recevait le *baptisé* ou l'*oint* était celui que la Bible donne au chef des Hébreux, *Moïse* משה; ce nom existe sur les monuments égyptiens, il est écrit par le signe de la *rosée* ou du *baptême*, qui vaut מ, et la tige recourbée qui vaut ש; le groupe en hébreu מש ou משה est traduit par *engendré* dans la Grammaire de M. Champollion (p. 133); nous lui donnons celui de *régénéré* ou *engendré de nouveau*, en nous appuyant sur la longue série de noms

(1) Cfr. un monument du Panthéon égyptien de M. Champollion (planche XV, A), où ces triangles sont peints en rouge et en jaune, couleurs consacrées au feu et à la lumière. Voyez également la note de Leemans sur Horapollon, p. 248.

propres dans lesquels entrent les noms des dieux suivis de ce groupe. Ainsi *Thoutmos*, *Amenmos*, *Harmos*, *Phtahmos* désignaient les régénérés par *Thoth*, par *Amon*, par *Horus* ou par *Phtah*.

D'après la Bible, le nom de Moïse était égyptien et signifiait *sauvé de l'eau* ou *sauvé par l'eau* : ותקרא שמו משה ותאמר כי מן־המים משיתהו (Exode, II, 10).

En hébreu Moïse, משה MSCHE, signifie *sauvé*, et משח MSCHHE est le verbe *oindre* et *consacrer;* ainsi le nom égyptien donné à Moïse désignait le *sauvé par l'onction ou le baptême*. Ce baptême, il le reçut dès son berceau et dans sa virilité, puisque, d'après les Actes des Apôtres et Philon, il fut initié dans toute la sagesse des Égyptiens (1).

SAC DE BLÉ.

Ce signe représente un *sac de blé vide*, comme le prouve un monument gravé dans l'ouvrage de M. Ro-

(1) Actes, VII, 22. Philon, De vita Mosis, lib. I, p. 606. Cfr. Loewe, The origin of the egyptian language, p. 26-27 ; et Lacour, Essai sur les Hiéroglyphes.

sellini. M. Champollion croyait que c'était une sorte de bourse (Gramm. égypt. p. 55).

Le mot hébreu תבואה THBUAE signifie le *revenu de la terre*, le *produit des champs*, et aussi le *fruit de l'intelligence* (Gesenius).

Le mot תבון THBUN, qui tient à la même racine, désigne l'*intelligence*, la *prudence*.

Un chef, ou un premier personnage dans une hiérarchie, était représenté en Égypte par l'image d'un homme debout, tenant d'une main un sceptre pur, et de l'autre le sac de blé (Champ. Gramm. égypt. p. 55).

Le sceptre était le symbole de la puissance (1), et le sac de blé l'emblème de l'*intelligence*, de la *prudence*, et du droit de propriété sur les terres.

Le dieu des richesses matérielles et intellectuelles, Mercure, tenait une bourse à la main comme les chefs de l'Égypte.

(1) Le *sceptre pur*, ou bâton sans ornement שבט, représentait l'instrument avec lequel on frappait les coupables, et la verge de Dieu. Le sceptre pur était par conséquent le signe du droit de punir, ou de la puissance des chefs.

SCARABÉE.



Le scarabée était en Égypte le symbole de la *création par un seul*, μονογενὲς, de la *génération*, de la *paternité*, du *monde* et de l'*homme* (Horap. I. 10).

« Le scarabée, ajoute Horapollon, représente la « procréation par un seul, parce que cet insecte n'a « pas de femelle ; quand le mâle veut engendrer, il « forme, avec de la bouse de bœuf, une boule à l'i- « mage du monde, qu'il roule avec ses pattes de « derrière d'orient en occident, en fixant l'orient ; il « enfouit cette boule dans la terre pendant vingt- « huit jours, et le vingt-neuvième il la jette dans « l'eau. »

Le nom hébreu du scarabée est צלצל TSLTSL, que Gesenius traduit par grillon (*bestiola stridens, grillus*).

Lorsque cet insecte veut engendrer, il marche en reculant vers la région des ténèbres, l'occident ; et le nom hébreu du scarabée se forme de צל TSL, l'*ombre*, les *ténèbres*, צלל TSLL, *obscurcir, obombrer*.

Il roule dans ses pattes postérieures la boule à

l'image du monde, et le même mot צלל TSLL signifie *rouler en dessous* (Gesenius).

Il enfouit cette boule dans la terre, et plus tard la jette dans l'eau; le même mot צלל TSLL signifie *couvrir* et *submerger* (Rosenmüller, Vocab.), d'où se forme צולה TSULE, l'*abîme des mers* (Gesenius).

Ce symbole présente le drame de l'initiation; la boule de fumier dans laquelle doit éclore le nouveau scarabée est l'image de notre corps de pourriture; enfoui dans la terre, il meurt, et renaît à une vie nouvelle en étant fécondé par les eaux baptismales. L'initiation figurait la mort et une nouvelle naissance. (Couleurs symboliques, p. 168 et suiv.)

Le scarabée était le symbole du *monde* et de l'*homme*, parce que, dans la doctrine des mystères, l'homme était le petit monde, et le monde était le grand homme (Coul. symb. p. 184). Dans la Grammaire égyptienne, le scarabée désigne le *monde terrestre* (Champ. Gramm. égypt. p. 337); et sur les caisses de momies, le grand scarabée aux ailes éployées, qui roule dans ses pattes la boule du monde, représente sans doute la mort et la nouvelle naissance du néophyte céleste.

L'homme est μονογενὲς, c'est-à-dire régénéré par Dieu seul; ce Dieu qui embrase le cœur et illumine l'esprit avait pour symbole le soleil; et Clément

d'Alexandrie nous apprend (Stromat. V), ainsi qu'Horapollon (I. 10), que le scarabée figurait le soleil ; c'est ce que prouvent les monuments : le dieu *Thra*, une des formes de *Phré* (le soleil), porte un scarabée en place de tête.

Les pères de l'Église adoptaient ces symboles de l'Égypte, conservés par les gnostiques, lorsqu'ils nommaient Jésus le *μονογενὴς*, et le *bon scarabée*. Saint Ambroise semble traduire Horapollon lorsqu'il dit : *Et bonus scarabœus, qui lutum corporis nostri ante informe ac pigrum virtutum versabat vestigiis : bonus scarabœus, qui de stercore erigit pauperem.* (S. Ambros. in Luc. X, n° 113. Cfr. Leemans, Adnot. ad Horap. p. 162.)

SCEAU.

Le sceau est le déterminatif des verbes *clore*, *fermer*, *sceller* (Champ. Gramm. égypt. p. 372).

En hébreu חתם HETHM, un *sceau*, un *anneau à cachet*, et le même mot signifie *clore*, *fermer*, *sceller*, et en même temps *accomplir*, *finir* (Gesenius).

Le mot égyptien donné par M. Champollion est

ϣⲧⲙ, ϧⲧⲙ, c'est la prononciation du mot hébreu חתם HETHM.

Le mot copte ϣⲧⲁⲙ signifie bien *fermer*, *clore*, mais ne désigne nullement un *sceau*. Le seul nom copte du *sceau*, donné dans le dictionnaire de Peyron, tient à la racine du mot *doigt*, ⲧⲏⲃ, qui forme les verbes *signer avec un sceau*, *confirmer*, et le nom de l'*anneau pour sceller*, mais qui n'exprime pas les idées *clore*, *fermer*.

SPHINX.

La signification symbolique du sphinx nous est offerte par l'hébreu : צפן TSPN signifie *cacher* et *garder*, et צפון TSPUN ou SPIN, un *mystère*, un *arcane* et la région des ténèbres, le *nord*. Les sphinx placés à l'entrée des temples en gardaient les mystères en avertissant ceux qui pénétraient dans les sanctuaires qu'ils devaient en dérober la connaissance aux profanes.

Le sphinx, d'après M. Champollion, devenait successivement l'emblème particulier de chaque dieu

en recevant sur sa coiffure un insigne spécial (Notice du Musée Charles X, p. 114). Les prêtres ne voulaient-ils pas exprimer par là que tous les dieux étaient *cachés* au peuple, et que leur connaissance, *gardée* au fond des sanctuaires, n'était dévoilée qu'aux seuls initiés. Le nom de la grande divinité de l'Égypte, dont toutes les autres ne sont que des émanations, *Amon*, d'après Manethon, signifiait *caché* (Cfr. Champ. Panth. égypt.) (1).

Le sphinx possédait encore la signification de *maître* ou *seigneur*, principalement dans les textes hiéroglyphiques des temps postérieurs (Gramm. égypt. p. 27). Cette signification fut donnée au sphinx, parce qu'en Égypte, comme dans tout l'orient, les *maîtres* et les *seigneurs* du peuple étaient, comme les dieux, cachés à ses regards.

Le peuple égyptien vénérait les prêtres magistrats, *parce qu'il leur était permis de voir le roi nu* (2).

Pharaon délègue sa puissance à Joseph, et le nomme *interprète des sphinx*, צפנת פענח, ou *interprète des choses cachées* (3). Le premier ministre était le *gar-*

(1) Le nom d'*Amon*, en hébreu אמן, signifie la *vérité*, la *foi*; et אמם ou עמם signifie *cacher, obscurcir, voiler* (cfr. Gesenius); ainsi le nom d'*Amon* indiquait la vérité cachée au peuple.

(2) Voyez Champollion-Figeac, Égypte ancienne, p. 46.

(3) *Revelator occulti*. Vide Targ. Syr. Kimchi (Gesenius).

dien et l'interprète des ordres cachés du souverain et des lois secrètes de l'empire.

TAUPE.

Les Égyptiens, dit Horapollon (II. 63), représentaient un homme aveugle par une taupe, parce que cet animal ne voit pas.

L'homme aveugle dont parle Horapollon est l'homme matériel et terrestre qui ne voit pas les choses célestes, c'est le profane qui ne peut percer le voile des mystères; telle est du moins la signification que l'hébreu donne à la *taupe*.

חלד HELD signifie la *taupe*, le *monde* et la *durée de la vie;* מתים מחלד les *amants des choses terrestres* (Psalm. XVII, 14) (1).

Lorsque Isaïe dit que l'homme jettera ses idoles, les *taupes* et les chauve-souris, il emploie un symbole pour exprimer que l'homme renoncera à la vie mondaine, et à ce culte des choses terrestres représentées par la *taupe* (Isaïe, II. 20).

(1) Dans cette phrase il y a deux homonymes, מת signifie *homme* et *mort;* et חלד la *taupe* et le *monde*.

TAUREAU.



Le taureau était, d'après Horapollon, le signe de l'idée *fort, puissant, viril* (Horap. I. 46).

Sur les monuments égyptiens, le taureau désigne en effet la *force* et la *puissance* (1), et M. Champollion lui reconnaît la signification de *mari* (Gramm. égypt. p. 282).

Le nom du *bœuf* ou du *taureau*, אלף ou אלוף ALP ou ALUP, est formé de la racine אל AL, qui signifie *fort, puissant, héros*. C'est pour ce motif que le nom hébreu du taureau אלוף signifie de plus un *chef*, un *prince* (2).

Sur l'obélisque de Paris, le taureau porte cette signification que lui donne l'hébreu.

Cet animal était de plus le symbole de la *virilité*,

(1) Salvolini, Traduction de l'Obélisque, p. 8. Leemans, sur Horapollon, p. 263.

(2) La *première* lettre de l'alphabet hébreu א porte le nom du bœuf; et, d'après Gesenius, elle fut d'abord l'image de la tête de cet animal.

de la force génératrice de la nature, et comme tel réprésentait le Nil, agent de la fécondité de l'Égypte (1). Le taureau *Onuphis* était consacré à Amon générateur, et la vache *Masré* (génératrice du soleil), à la déesse *Neith*, mère du dieu *Phré* (le soleil) (2).

En hébreu le nom du taureau פר PR, au féminin פרה PRE, est le même mot que le verbe פרה PRE, *être fécond*.

VAUTOUR.



Horapollon (I, 11) dit que le vautour était le symbole de la *maternité* (3), du *ciel*, de la *connaissance de l'avenir*, de la *miséricorde*, de *Minerve*, de *Junon*.

Cet auteur, commentant ces attributions symboliques, ajoute que le vautour désignait l'*amour mater-*

(1) Jablonski, Panth. *Apis*. — Rolle, Culte de Bacchus, I, 140-145. Horapoll. II. 43.

(2) Champollion, Notice du Musée Charles X, p. 41.

(3) Le vautour était spécialement consacré à Neith Thermoutis, la mère des dieux et des êtres mondains (Champ. Notice du Musée Charles X, p. 5 et 41).

nel, parce qu'il nourrit ses petits de son propre sang; il dit un peu plus loin, que les déesses et les reines égyptiennes avaient la tête ornée de cet oiseau, ce que prouvent en effet les monuments (Leemans, Adnot. p. 183).

Le vautour représentait le *ciel*, parce que, d'après Pline, nul ne peut atteindre son nid, établi sur les rochers les plus élevés (Hist. nat. X. 6; Leemans, 172). Ce qui fait dire à Horapollon que cet oiseau était fécondé par le vent.

Il symbolisait la *connaissance de l'avenir*, parce que, d'après le même auteur, les anciens rois de l'Égypte envoyaient des augures sur le champ de bataille, et apprenaient quel serait le vainqueur en regardant le côté vers lequel se tournait le vautour; sur les monuments, les rois vainqueurs portent le vautour sur leur tête (Leemans, 178; Champollion-Figeac, Égypte ancienne, planche XVI).

Enfin cet oiseau était attribué à *Minerve* et à *Junon*, parce que, chez les Égyptiens, Minerve présidait à l'hémisphère supérieur du ciel, et Junon à l'hémisphère inférieur du ciel; il eût été absurde, ajoute Horapollon, de représenter par le genre masculin le ciel, qui a engendré le soleil, la lune et les étoiles (Horap. I. 11). Les monuments égyptiens représentent le ciel sous la figure d'une femme courbée et ap-

puyant ses pieds et ses mains sur la terre. (Champ. Panth. égypt.) Les monuments prouvent encore que le vautour représentait le ciel ou la région supérieure, de même que la haute Égypte (Champoll. Gramm. égypt. p. 355; Inscription de Rosette, ligne 10).

L'hébreu confirme les diverses significations données au vautour.

Le mot רחם RHEM, le *vautour*, est ainsi nommé, dit Gesenius, à cause de sa piété à l'égard de ses petits (1); en effet, le même mot רחם RHEM est le verbe *aimer*, qui se rapporte spécialement à l'amour des parents pour leurs enfants, ce nom désigne encore la maternité et le genre féminin, il signifie l'*utérus*, la *femme* et la *jeune fille*. Le hiérogrammate égyptien ne semble-t-il pas commenter le mot hébreu en disant que le vautour symbolisait la *maternité?* il ajoute que cet oiseau représentait la *miséricorde* et le *ciel;* et toutes les nobles passions de l'âme sont représentées par le mot רחם RHEM, au pluriel רחמים RHEMIM; il signifie les viscères du cœur et de la poitrine, et en même temps l'*amour*, la *piété*, la *miséricorde*, parce qu'en effet, c'est sur les viscères de la poitrine qu'a-

(1) Cfr. Bochart, Hieroz. lib. II. cap. XXV et XXVI; et Didymi Taurinensis, Litteraturæ copticæ rudimentum, p. 9-10.

gissent l'amour et la piété (Cfr. Gesenius). Le cœur et la poitrine, siéges des affections divines, sont les deux hémisphères célestes sur lesquels règne le *vautour*.

CHAPITRE TROISIÈME.

APPLICATION AUX SYMBOLES DES COULEURS.



Dans les langues primitives, les noms des objets matériels étaient employés pour désigner les idées abstraites qui leur correspondaient; plus tard s'opéra une réaction dans les langues, les noms des idées abstraites furent souvent imposés aux objets matériels qui les symbolisaient.

Cette action et cette réaction, qui se manifestent chez les peuples qui conservèrent l'intelligence des symboles, fut une des causes de ce fait remarquable dont l'hébreu nous a offert des exemples : que les synonymes reproduisent les mêmes homonymies, c'est-à-dire que différentes dénominations d'un

même objet physique possèdent le même sens moral; tantôt l'idée abstraite naissant du symbole, et tantôt le nom du symbole dérivant d'une ou de plusieurs expressions abstraites.

Il est évident que ce fait écarte toute idée de hasard dans la formation des significations symboliques, et toute idée d'arbitraire dans leur interprétation.

La loi qui imposa aux synonymes d'une langue les mêmes homonymies reproduisit les mêmes phénomènes dans des langues étrangères entre elles, et qui n'avaient d'autre rapport que celui d'une origine symbolique : il n'est pas surprenantque l'on retrouve dans l'hébreu la raison des symboles de l'Égypte, puisque j'ai déjà montré dans l'histoire des couleurs symboliques que le nom de la couleur blanche eut la même signification dans des langues complètement étrangères les unes aux autres. Ainsi le mot grec LEUKOS signifie *blanc, heureux, agréable, gai;* en latin CANDIDUS, *blanc, candide, heureux;* dans la langue allemande, nous trouvons les mots WEISS, *blanc*, et WISSEN, *savoir*, ICH WEISS, *je sais;* en anglais WHITE, *blanc*, et WIT, *esprit*, WITTY, *spirituel*, WISDOM, *sagesse* (1).

(1) Des Couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes, p. 50 et 51.

Les langues de la Grèce et de Rome, et celles des peuples modernes, altérées par de nombreux mélanges et un long usage, perdirent le caractère symbolique que nous retrouvons dans l'hébreu ; l'application de cette dernière langue aux symboles de l'Égypte en offre le témoignage, et les noms des couleurs le confirment.

Après le travail spécial publié sur cette matière, il paraîtrait suffisant d'établir que les noms des couleurs reproduisent en hébreu les significations assignées dans nos recherches antérieures ; mais il nous a semblé utile d'appliquer spécialement aux peintures de l'Égypte ce nouvel instrument de vérification.

BLANC.

Les significations données par l'hébreu aux noms de la couleur blanche désignent la *pureté*, la *candeur*, la *noblesse*.

חור HEUR, *être blanc* ; חורים HEURIM, les *nobles*, les *purs*, les *blancs*.

לבן LBN, *être blanc, se purifier des péchés.*

Les mânes en Égypte sont vêtus de blanc comme les prêtres ; Phtha, le créateur et le régénérateur, est enfermé dans un étroit vêtement blanc, symbole de

l'œuf dont il naquit (1). L'œuf rappelait et la naissance du monde et la nouvelle naissance, ou régénération des *purs* ou des *blancs*.

ROUGE.

Les noms de la couleur rouge sont formés par les noms du feu, et ils forment à leur tour les noms de l'*amour* : ainsi ארגון ARGUN, la *pourpre*, est formé par ארה ARE, *brûler*.

ארגמן ARGMN, autre nom de la pourpre, est également formé de ארה ARE, *brûler*, et de רגם RGM, qui signifie *colorer*, *peindre*, *conjoindre*, et un *ami*.

La couleur rouge, la plus éclatante de toutes, servit à désigner les verbes *colorer* et *peindre*, et comme image du feu, elle désigna l'*amour*, le *lien universel des êtres*.

Les noms de l'homme et de la femme furent empruntés au feu et à la couleur rouge, parce que la vie matérielle, la vie morale et la vie religieuse de l'humanité prennent leur source dans l'amour : איש AISCH, l'*homme*, de la racine אש ASCH, le *feu*, אשה ASCHE, la *femme* et le *feu*.

(1) Cfr. les peintures du Rituel funéraire; et Émeric-David, *Vulcain*.

אדם ADM, l'*homme* et la *couleur rouge*.

Sur les monuments égyptiens, tous les hommes ont la carnation rouge et les femmes la carnation jaune ; il en est de même des dieux, dont les chairs sont rouges, et des déesses, qui sont colorées en jaune, lorsque du moins ces divinités n'ont pas une couleur qui leur soit spécialement attribuée. Nous voyons dans ce fait la confirmation de la signification hébraïque de l'homme, dont le nom signifie *rouge* ; nous allons dire pourquoi le genre féminin est désigné par le *jaune*.

JAUNE.

Chez les Égyptiens comme chez les Hébreux, le feu était le symbole de la vie divine, de la vie humaine, et de la vie qui anime tous les êtres créés.

La divinité dans son essence intime était considérée par les Égyptiens comme étant mâle et femelle (1). La *chaleur du feu* représentait le principe mâle universel.

La *lumière du feu* était le symbole du principe femelle.

(1) Des Couleurs symboliques, p. 105. Cfr. le Panth. égypt. de Champ. *Amon* et *Amon femelle*.

Le Pimandre, qui nous a conservé, du moins en partie, d'après M. Champollion, les doctrines de l'Égypte (1), nous révèle ce mystère.

La pensée, dit Hermès, est Dieu mâle et femelle, car il est *vie et lumière* (Pimandre, cap. I. § 9). Il est évident que la vie opposée à la lumière désigne l'ardeur du feu et le principe mâle, comme la lumière symbolise le principe femelle.

J'ai établi autre part que le rouge fut le symbole de l'*ardeur du feu*, et le jaune celui de la *lumière* : de même dans la langue hébraïque le nom de la couleur rouge est formé de celui du feu, et le nom de la couleur jaune ou couleur dorée צהב TSEB, désigne une émanation ou un rayonnement de la lumière, comme l'indique sa signification propre *briller, resplendir*.

La conséquence nécessaire de ce qui précède est que le principe mâle symbolisé par le feu ardent dut être représenté de couleur rouge, et le principe femelle s'identifiant à l'idée de lumière dut être peint de couleur jaune. Le Pimandre nous donne ainsi l'explication de ce fait singulier, que sur les monu-

(1) « Les livres hermétiques, dit M. Champollion, malgré les « jugements hasardés qu'en ont portés certains critiques modernes, « n'en renferment pas moins une masse de traditions purement « égyptiennes, et constamment d'accord avec les monuments. » (Panthéon égyptien, art. *Thoth trismégiste*).

ments égyptiens les hommes ont la chair rouge et les femmes la carnation jaune.

M. Champollion-Figeac croit que cette différence vient de ce que le teint des femmes était moins foncé que celui des hommes (Égypte ancienne, p. 29); dans cette hypothèse, on concevrait une dégradation dans la teinte; mais il serait impossible d'expliquer comment les hommes sont *rouge cerise*, et les femmes *jaune citron*, ainsi que M. Champollion jeune les représente dans sa Grammaire égyptienne, p. 8, et dans son Panthéon égyptien, et comme les monuments en font foi.

La vignette en tête de ce chapitre représente Athor, ou la Vénus égyptienne, dans le disque solaire (1). Athor, épouse de Phtha, ou du *feu*, est la divinité de la *beauté* et de la *lumière;* son nom signifie *habitation d'Horus* (Plut. De Iside), sa couleur est le *jaune*.

Sur les anaglyphes, le disque du soleil est peint en rouge ou en jaune, et quelquefois en rouge entouré d'un bandeau jaune. Sur un monument publié par M. Champollion, le soleil levant est représenté par un disque jaune, et le soleil couchant par le disque rouge bordé de jaune (Panthéon égyptien, *Ré*).

(1) Description de l'Égypte ant. vol. IV, pl. XXIII, corniche du grand temple de Denderah.

BLEU.

Le nom de la couleur bleue ne paraît pas exister en hébreu, que je sache du moins (1); mais la signification de cette couleur nous a été conservée dans celle du saphir.

Le nom du saphir, le même en hébreu qu'en français, ספיר SPIR ou SPHIR, est formé par la racine ספר SPR ou SPHR, qui signifie *écrire, parler, célébrer, louer*, un *scribe*, l'*écriture*, le *livre*.

Ces diverses significations indiquent le *Verbe*, la parole écrite ou parlée, la sagesse de Dieu renfermée dans le *Sepher* des Hébreux ou la Bible.

La couleur de saphir est celle du Verbe égyptien *Amon*, dont le nom, conservé dans la Bible exactement comme sur les légendes hiéroglyphiques, אמון AMUN ou אמן AMN, signifie en hébreu la *vérité*, la *sagesse*, comme sa couleur de saphir ספיר indique la parole, le Verbe parlé ou écrit.

Le chef des hiérogrammates égyptiens portait sur la poitrine un saphir sur lequel était gravée l'image

(1) שחר signifie le noir et probablement le bleu foncé. Le mot תכלת désigne l'hyacinthe ou le pourpre bleuâtre.

de la déesse de la *vérité* et de la *justice*, Thmé, dont le nom תם THM ou תמה THME signifie en hébreu la *justice* et la *vérité*. (Voyez l'article *Plume d'autruche*.)

Le grand prêtre des Hébreux portait sur la poitrine une pierre qui avait le même nom : la *vérité*, la *justice*, תמים THMIM.

HYACINTHE.

Le nom hébreu de la couleur hyacinthe est תכלת THKLTH (1), formé de la racine תכלה THKLE, qui signifie l'*absolution*, la *perfection*, l'*espérance* et la *constance*, absolutio, perfectio, spes, fiducia (Gesenius); תכלית THKLITH, la *perfection*, *consommation*.

Dans l'ouvrage sur les couleurs symboliques on peut voir que l'hyacinthe était le symbole de la *perfection*, de l'*espérance* et de la *constance* dans les combats spirituels.

Cette couleur ne paraît pas avoir été employée sur les monuments égyptiens.

(1) תכלת *hyacinthus* (Robertson, *Thesaurus*), *purpura cerulea*, *sericum flavum* (Gesenius).

VERT.

Le nom hébreu de la couleur *verte* est ירק IRQ, *viridis*, qui signifie également la *verdure*, l'*herbe verte.*

Ce mot dérive des racines ירה IRE, *fonder, coordonner*, et de רק RQ, le *vide*, רקה RQE, le *temps*, l'*expansion du vide*, רקיע le *firmament.*

Ainsi le nom de la couleur verte désigne la fondation du temps, la création du monde, la naissance de tout ce qui est; c'est le sens donné au *vert* dans l'ouvrage sur les couleurs symboliques, et c'est aussi la valeur constante qu'il reçoit sur les monuments égyptiens.

Le dieu fondateur du monde, Phtha, le créateur et le stabiliteur, a toujours la carnation verte.

Phtha, dit M. Champollion, *est l'esprit créateur actif, l'intelligence divine qui, dès l'origine des choses, entra en action pour accomplir l'univers, en toute vérité et avec un art suprême.* (Panth. égypt. Cfr. Jamblich. De Mysteriis, sect. VIII, cap. VIII.)

Ses chairs, ajoute le savant français, sont toujours peintes en vert.

Cette divinité tient à la main un sceptre surmonté de quatre corniches qui dans l'écriture hiéroglyphi-

que est le symbole de la *coordination* (Champ. Panth. égypt.); et la racine ירה signifie *coordonner*, instituere, conformare (Gesenius); ce sceptre est peint des quatre couleurs attribuées aux quatre éléments, le rouge marquant le feu; le bleu, l'air; le vert, l'eau; et le jaune fauve ou tanné, le sable ou la terre. (Cfr. Emeric-David, *Vulcain*, p. 65.)

Le vert fut attribué à l'eau parce que dans la cosmogonie égyptienne l'eau était l'agent primordial de la création. (Champ. Panth. *Cnouphis-Nilus*.) Le mot ירה IRE, racine du nom de la couleur verte, signifie *jeter les fondements* et *arroser*.

Phtha est non seulement le créateur du monde, mais le régénérateur ou le créateur spirituel de l'homme; sous la forme de Phtha-Socari, il règle les destinées des âmes qui abandonnent des corps terrestres afin d'être réparties dans les trente-deux régions supérieures. Sa carnation est également verte. (Champ. Panth. planch. XI.)

La signification de la couleur verte étant donnée par son nom et par son attribution au dieu créateur du monde, il est facile d'en faire les applications aux autres divinités.

Le dieu *Toré* ou *Thra*, le *monde personnifié*, est représenté assis dans une arche flottante sur les eaux cosmogoniques *vertes*. (Champ. Panth. égypt.)

Le dieu *Lunus* (la lune), dont la carnation est verte, est également assis dans une barque ou bari qui vogue sur les eaux vertes ; le dieu Lunus était sans doute une divinité cosmogonique, puisqu'il paraît avec les emblèmes de Phtha, le sceptre de la coordination à la main. Le nom hébreu de la lune ירח IRHE est formé de l'une des racines de la couleur verte ירה IRE, qui signifie *fonder* et *coordonner*, instituere, conformare (Gesenius).

La même racine ירה IRE signifie de plus *instruire* et *arroser*. Nous avons vu à l'article de la *Rosée* que ce symbole désignait la sainte doctrine. Le dieu instituteur des hommes, l'organisateur de l'état social; le dieu des sciences, de la sainte doctrine et des hiérogrammates, Thoth, a les chairs peintes en vert sur deux monuments reproduits dans le Panthéon égyptien de M. Champollion. Thoth verse sur la tête du néophyte les eaux purificatrices, symbole de la rosée céleste. (Voyez la scène du baptême égyptien, en tête de ce volume.)

Netphé, génératrice des dieux, dame du ciel, ainsi que le porte la légende de cette divinité, est souvent représentée au milieu de l'arbre Persea versant sur les âmes la boisson divine ; sa *carnation est verte.*

Enfin Neith à tête de lion, nommée Pascht, représente le principe régénérateur sous l'emblème

de la vigilance et de la force morale, le *lion;* elle saisit de ses deux mains le grand serpent ennemi des dieux et symbole des méchants et des impies, nommé Apop. L'inscription qui accompagne cette image de la divinité est : *Pascht puissante, œil du soleil, souveraine de la force, rectrice de tous les dieux châtiant les impurs.*

Les trois formes sous lesquelles elle est représentée dans le Panthéon de M. Champollion, la montrent toujours avec la *carnation verte.*

Pascht, protectrice des guerriers, représentait, d'après le hiérogrammate français, la sagesse qui donne la *victoire.* (Panth.)

Le *vert était le symbole de la victoire* (Couleurs symboliques, p. 215). Le serpent percé par les glaives des dieux paraît, sur le Rituel funéraire, enfermé dans une demeure *verte.*

Neith se manifeste encore sous la forme de la déesse *Seben*, la Lucine égyptienne, qui présidait aux travaux de l'enfantement; elle est représentée sous trois formes diverses dans le Panthéon de M. Champollion, et constamment avec les *chairs vertes.*

La couleur verte symbolisait la naissance matérielle et la renaissance spirituelle; d'après une tradition symbolique long-temps conservée, l'*émeraude hâtait l'enfantement* (Couleurs symboliques, p. 214), et la

Lucine égyptienne est de la couleur de l'émeraude.

La symbolique de la couleur verte, dont nous ne donnons ici qu'un court aperçu, domine les monuments religieux de l'Égypte; le motif est qu'elle enseignait le fondement même des mystères de l'initiation, c'est-à-dire la naissance du monde et la création morale des néophytes.

ROUX OU TANNÉ.

Le nom de la couleur *rousse* חמוץ HEMUTS, signifie l'*oppresseur*, le *violent*, ruber, oppressor, violentus (Rosenmüller, Vocabul.). Nous avons vu que ce mot était formé de חם HEM, la *chaleur dévorante* ; חום HEUM, la *couleur noire* (Voyez l'article du *Crocodile*). Ainsi, ce mot correspond parfaitement à la couleur *rouge noir*, attribuée, d'après Plutarque et Diodore de Sicile, à l'esprit *oppresseur* et *violent*, à Seth ou Typhon (Couleurs symboliques, p. 257). La concubine de Typhon, *Thoueri* est représentée avec la carnation couleur tannée, sur une peinture du Panthéon égyptien de M. Champollion.

קדר QDR, *tanné*, *roux*, pullus subniger, signifie de plus *sale*, *être dans l'affliction*, et les *Ismaélites*. (Gesenius.)

NOIR.

Il existe dans la symbolique deux couleurs noires, l'une opposée au rouge et l'autre au blanc. (Couleurs symboliques, p. 167.)

La première désigne l'ignorance enfantée par le mal et par toutes les passions égoïstes ou haineuses.

La seconde indique l'ignorance de l'esprit qui n'a point été confirmée par la méchanceté du cœur, et qui cherche à sortir de cet état de mort intellectuelle.

Le *noir venant du rouge* se nomme en hébreu חום HEUM, comme nous venons de l'établir à l'article de la couleur tannée; ce nom forme le mot חומה HEUME, un *mur d'enceinte*, parce que le mal et le faux étreignent l'homme comme dans une étroite enceinte. (Cfr. l'article *Ane*.)

Le *noir venant du blanc*, en hébreu שחר SCHHER, le *noir*, signifie de plus l'*aurore* et *chercher*. Ce mot, dont le rapport avec le nom de la couleur blanche צחר TSHER paraît évident, désigne l'attente du profane qui *cherche* et voit briller les premières lueurs de l'*aurore*. L'Osiris noir qui paraît au commencement du Rituel funéraire, représente cet état de l'âme qui,

du sein des ténèbres qui environnent cette terre, passe dans le monde de la lumière.

C'est aussi ce qu'indiquent, dans le jugement de l'âme, les deux enfants d'Osiris, Anubis et Horus, qui pèsent le poids de l'âme dans la balance de l'Amenti. Anubis, le dieu des morts et de l'embaumement, est de couleur noire, et Horus de couleur rouge et jaune. (Description de l'Égypte.)

Thoth Psychopompe, conducteur des âmes près d'Osiris, porte la tête d'ibis noir.

CHAPITRE QUATRIÈME.

APPLICATION AUX SYMBOLES DE LA BIBLE.



Le principe des symboles de la Bible est enseigné par cette parole du Seigneur à l'apôtre Simon, qui venait de le reconnaître pour le Christ, le fils du Dieu vivant :

Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon temple. (Matth. XVI, 18.).

La pierre est le symbole de la foi : le fondement de la foi chrétienne est de reconnaître le Seigneur pour le Christ, le fils du Dieu vivant.

Jésus imposa à Simon le nom de *Pierre* (Marc, III, 16) parce que la mission divine que cet apôtre devait

accomplir représentait spirituellement ce que représente matériellement la pierre fondamentale de l'édifice.

Ici est-il nécessaire de le dire aux chrétiens? le Messie ne joue pas sur le mot, mais exprime par un symbole la fonction que Pierre aura à représenter et à accomplir; or, il faut choisir entre ces deux interprétations, l'une triviale, l'autre sublime; la première présentant un calembourg, puisqu'il faut trancher le mot, la seconde donnant la clef des symboles de la Bible. (Voyez le mot *Pierre* ci-après.)

Le système des homonymes appliqué à l'interprétation de la Bible n'est pas nouveau, quoique aucun savant n'en ait fait l'objet d'une étude spéciale; ce principe est si évidemment employé par les écrivains sacrés, que les hébraïsants ne pouvaient s'empêcher de le reconnaître dans quelques passages.

Il y a plus de deux cents ans que le célèbre Heinsius, dans les prolégomènes de son *Aristarchus sacer*, établit que l'Évangile de saint Jean, écrit en grec, avait été conçu en syriaque, parce que dans cet Évangile l'écrivain sacré fait des allusions au double sens des mots, double sens qui n'existe qu'en syriaque et non pas en grec (1). Le savant commentateur fait la

(1) Si quis ex me quærat, quanam lingua scripserit evangelista

même observation à la suite de l'examen du mot *ἀρετή*, employé par saint Pierre dans son Épître II, ch. I, vers. 5 (1).

J'emprunte ces deux citations de Heinsius à l'ouvrage de M. Goulianof sur l'archéologie égyptienne

noster; hellenistica scripsisse dicam. Si quis, qua conceperit qui scripsit; syriacam fuisse dicam. Ad eam autem quod est hellenistis proprium, et voces et sermonem deflexisse græcum : quare ad allusiones, non quæ extant, sed quas animo conceperat, eundem esse; nihil enim æque atque has amat Oriens : Statim initio, *καὶ τὸ φῶς ἐν τῇ σκοτίᾳ φαίνει, καὶ ἡ σκοτία αὐτὸ οὐ κατέλαβεν*, dicitur. Quod si chaldaice aut syriace efferas, suavissimam allusionem, quam nec græca, nec hellenistica admittit lingua, protinus agnosces. Nam τὸ קבל *cabbel* est *καταλαμβάνειν*, קבל *cebal* autem *ἡ σκοτία*, קבל enim Thargumistis *obscurari*. Quantopere autem hos amaverit evangelista, passim jam ostendimus.

(Cfr. Goulianof, Archéologie égyptienne, III, p. 560.)

(1) Igitur, ut jam dicebam, alia lingua primo concipit quæ scribit, alia, quæ jam concepit, hellenista exprimit. Primo enim ad originem ipsius linguæ respicit, qua sua exprimit, aut ejus sequitur interpretes. Et quia quæ diversis concipi ac scribi solent, non conveniunt ubique (nam ut litteræ ac syllabæ, sic et allusiones ac paronomasiæ, quæ singulis sunt propriæ, transfundi commode vix possunt), de his ipsis ex interprete earum lingua ferri sententia ac judicari potest. Utrum, nempe, hebræa aliquid conceptum fuerit an syra; nam in eo quod eadem scriptum ac conceptum, nulla difficultas. (Ibidem, *un peu avant.*)

(III, 560). L'académicien russe les fait suivre de ces réflexions :

« C'est donc par la découverte des homonymies « dans les passages obscurs et difficiles, que le cé- « lèbre critique est parvenu à se convaincre de cette « importante condition de l'exégèse, savoir : que les « auteurs du Nouveau Testament ont souvent em- « ployé non pas le mot propre exprimant leur idée, « mais l'*équivalent du mot sémitique*, dont l'*homonyme* « renferme cette idée, soit en syriaque, soit en chal- « déen, soit en hébreu. Salomon Glassius, dans sa « *Philologia sacra*, au chapitre des PARONOMASES, « pour appuyer la découverte du célèbre commen- « tateur, cite maints exemples des homonymes hété- « roglottes, et dit : *Quandoque vocum παρήχησις et* « *allusio in alia lingua quam ea, qua scripsit auctor* « *sanctus quærenda est.* » (Philologia sacra. Lipsiæ 1713, p. 1996.)

« Nous citerons enfin, ajoute M. Goulianof, l'in- « téressante dissertation inaugurale du savant com- « mentateur Chr. Michaëlis, destinée exclusivement « à l'examen des *paronomases sacrées*, tant de l'an- « cien que du Nouveau Testament. Après avoir in- « diqué les expressions mises en contact, ou em- « ployées dans la même phrase à la faveur de leur « *consonnance*, l'auteur aborde le fait des *homonymes*

« *tacites*, à l'examen desquels il consacre plusieurs « paragraphes; et les réflexions dont il accompagne « chaque exemple, soit de ces derniers, soit des *pa*- « *ronomases explicites*, prouvent suffisamment que le « savant auteur, loin d'y voir des jeux de mots, les « considérait au contraire comme une classe d'ex- « pressions intimement liées à l'économie du style sa- « cré. Tel est aussi le sentiment du célèbre Glassius, « que nous avons cité tout à l'heure, sentiment au- « quel les commentateurs s'empresseront sans doute « de se ranger lorsqu'ils auront acquis la certitude « que les homonymes tacites donnent constamment « le mot de l'énigme et servent de LÉGENDES SPIRI- « TUELLES *à toutes les allégories, à toutes les paraboles, à* « *tout le langage symbolique*; que ce n'est nulle part « ailleurs que dans ces HOMONYMES qu'il faut cher- « cher l'explication du sens mystique des Écritures, « toutes les fois que la *lettre* présente une difficulté à « l'exégèse; qu'en un mot les HOMONYMES TACITES con- « stituent l'*esprit des Écritures* et servent de TYPES au « langage mystique de la *lettre*, dont les valeurs « conditionnelles disparaîtront à mesure qu'on aura « apprécié leurs termes correspondants. » (Goulia- nof, Archéologie égyptienne, tom. III, p. 563.)

J'adopte ici le principe du savant académicien de Pétersbourg, mais je m'étonne des conséquences

qu'il en tire en disant qu'on chercherait en vain ces homonymes dans les dialectes sémitiques (III, p. 569), et en prétendant expliquer les figures de la Bible par la langue copte, qu'il confond avec la langue sacrée de l'Égypte : « Il nous reste, dit-il, à « prévenir une objection superficielle, qui serait, du « reste, favorable à la question présente. Parmi les « hagiographes de l'Ancien Testament, la presque « totalité des prophètes n'ayant point été en Égypte, « ils ne pouvaient avoir la connaissance de la langue « sacrée de ce pays : cette objection devient encore « plus positive à l'égard des évangélistes et des « apôtres. Comment concevoir dès lors, dira-t-on, « la possibilité d'expliquer par le ministère de la « *langue sacrée* des Égyptiens, les paroles des pro- « phètes et celles des évangélistes et des apôtres, qui « n'avaient nulle connaissance de cette langue? Or, « si le ministère de cette langue peut conduire à « l'intelligence du sens *spirituel de l'Écriture*, ce fait « deviendra la démonstration en quelque sorte ma- « térielle de la révélation des mystères de la nou- « velle alliance et de l'inspiration des hagiographes. « (Ibid. p. 557.)

Pour que le copte pût être considéré comme contenant le sens spirituel de la Bible, il faudrait d'abord que cette langue expliquât les symboles de

l'Égypte, ce que nous nions en présence des faits acquis à la science; il faudrait de plus montrer par le rapprochement de tous les passages de la Bible contenant le même mot, que ce mot a bien le double sens qu'on lui assigne; or, c'est ce qui nous paraît impossible avec la méthode de M. Goulianof.

Il est évident pour nous que si les prophètes firent reposer leurs mystères sous le double sens des mots, ces mots furent empruntés à la seule langue qu'ils comprissent.

Il est également palpable que si l'inspiration divine vint à l'insu même des prophètes cacher le sens spirituel sous le double sens de la lettre, ce ne peut être que sous la lettre hébraïque que l'on peut retrouver les pensées secrètes des images bibliques, et non dans le copte ou l'égyptien vulgaire, inhabile à expliquer même les symboles de son propre pays.

Du reste, le passage de Clément d'Alexandrie établit formellement que les symboles des Égyptiens sont semblables à ceux des Hébreux. M. Goulianof prétend, au contraire, que les symboles des Hébreux sont semblables à ceux des Égyptiens; il se trouve par conséquent en opposition et avec la science moderne et avec le seul passage d'un auteur ancien et compétent qui puisse éclaircir la question.

Nous ne prétendons nullement que l'on puisse

lever toutes les difficultés exégétiques de la Bible par le moyen que nous offrons; nous n'avons pas surtout la folie de croire que l'on puisse par ce moyen ouvrir le livre de vie et en briser les sceaux, mais nous croyons seulement que la saine critique, avant de se priver de ce mode d'investigation, devra l'étudier consciencieusement, et ne l'admettre ou ne le rejeter qu'après lui avoir fait subir les épreuves dont il est susceptible.

Je ne chercherai pas à expliquer ici comment le sens spirituel peut être caché sous le double sens de la lettre, je n'étudie et ne veux constater que le fait lui-même.

Le sens symbolique ne se manifeste pas toujours d'une manière évidente dans une phrase du texte sacré. Aussi pour avoir la signification d'un symbole, il ne suffit pas de l'interpréter tel qu'il se rencontre dans un passage de la Bible, mais il faut réformer sa signification en prenant tous ses noms. La preuve de la vérité de cette règle résulte de ce que le Nouveau Testament est écrit en partie d'une manière symbolique, ainsi que le prouve l'Apocalypse entier, le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu, etc., etc.; et que le grec n'est pas une langue symbolique; il faut donc que les symboles de l'Évangile fassent allusion à l'ensemble des syno-

nymes hébreux répondant au mot grec qu'il s'agit d'interpréter ; puisqu'il faut traduire le grec en hébreu, il n'y a pas plus de motifs pour choisir une expression que son synonyme.

Dans l'Ancien Testament l'écrivain sacré semble à dessein voiler sa pensée sous des mots qui n'ont pas le double sens qu'il leur donne évidemment. Si le Psalmiste dit que *l'homme juste fleurira comme le palmier*, צדיק כתמר יפרח, il n'emploie pas l'expression de תם THM, l'*homme juste*, pour le comparer au palmier תמר THMR, mais il exprime sa pensée par un synonyme qui ne reproduit pas la même homonymie, צדיק TSDIQ, l'*homme juste*.

On comprend, en effet, que si la Bible avait toujours placé le symbole en regard de son homonyme, le mystère qui devait envelopper la lettre de la parole aurait été divulgué. Ainsi il ne faut pas, avec Fabre d'Olivet, vouloir expliquer une phrase de la Bible par elle-même en scrutant le sens moral de chaque mot ou de ses racines, on n'arriverait par cette méthode à aucun résultat utile et scientifique.

Le moyen que j'indique pour l'interprétation de la Bible est celui dont je viens de montrer l'application aux symboles de l'Égypte; reconstituer d'abord le sens de chaque symbole par les significations

morales de ses différents noms, et vérifier par l'application aux divers passages de la Bible, si ce symbole possède bien cette signification. Cette marche adoptée pour l'interprétation des monuments de l'Égypte, doit reproduire les mêmes résultats dans l'exégèse du livre sacré.

Je dois ici adresser quelques observations aux chrétiens qui pourraient craindre que ces rapprochements entre l'Égypte et nos croyances vinssent porter atteinte à ces dernières. La science ne saurait nuire à la religion chrétienne, toutes deux viennent de la source de toute vérité : si le système que je présente est vrai, il sera une nouvelle preuve de l'inspiration divine de la Bible; si ce système est faux, la religion n'a rien à craindre de lui.

Déjà, parmi les protestants, M. le pasteur Coquerel avait montré l'importance que les études égyptiennes pouvaient avoir pour l'exégèse de la Bible : « De tous les peuples, disait-il, l'Égyptien est « celui avec lequel les Hébreux ont eu le plus de relations, depuis le voyage d'Abraham (Gen. XII. 10) « jusqu'à la déportation de Jérémie (Jér. XLIII. 6), « c'est-à-dire depuis le premier patriarche, jusque « après la ruine de Jérusalem. Aussi l'Égypte est « le nom étranger qui se lit le plus souvent dans « l'Écriture; le signe distinctif de la race élue était

« porté peut-être par le sacerdoce des Égyptiens (1);
« Moïse avait été instruit dans toute leur sagesse
« (Act. VII. 22); Salomon a épousé une fille de
« leurs rois (I Rois, III. 1); et ce qui ajoute à l'in-
« térêt de cette grande question, c'est qu'il était
« défendu à Israël de communiquer avec les nations
« voisines; un seul peuple était excepté de cette
« interdiction, et ce peuple, c'était l'Égyptien
« (Deut. XXIII. 7). Tout concourait donc à faire
« présumer que le meilleur commentaire des anti-
« quités judaïques était sculpté sur les temples, les
« palais, les obélisques des Pharaons; mais ces ter-
« ribles hiéroglyphes semblaient séparer pour ja-
« mais le Jourdain et le Nil (2). »

Le travail du ministre protestant ne fut point perdu pour la science. M. l'abbé Greppo, vicaire général de Belley, en étendit les applications, et ne craignit pas de voir la vérité et de la publier ouvertement. Rassemblant les nombreuses locutions bibliques qui semblent copiées des monuments de l'Égypte, il dit : « Les dates qu'on a lues en grand

(1) Voyez, pour la circoncision des prêtres égyptiens, l'article *Fourmi*, p. 60.

(2) Lettre sur le système hiéroglyphique de M. Champollion, considéré dans ses rapports avec l'Écriture sainte, par Coquerel; Amsterdam, 1825, p. 6-7.

« nombre, jusqu'à ce jour, dans les inscriptions hié-
« roglyphiques, hiératiques ou démotiques des
« stèles, des papyrus, etc., sont toujours mention-
« nées selon la même formule, et ne diffèrent en rien
« de la manière dont les livres saints ont coutume
« de les exprimer : *Dans l'année cinquième, le cin-*
« *quième jour du mois de...., de la direction du roi du*
« *peuple obéissant* (les cartouches, prénoms et noms
« du prince). Cette similitude d'expressions n'est-
« elle pas frappante ?

« Il en existe de plus saillantes peut-être dans
« quelques titres d'honneur donnés aux princes et
« aux dieux, et que M. Champollion a recueillis
« dans son *Tableau général*. Plusieurs de ces formules
« de protocole retracent des idées religieuses qu'on
« chercherait en vain dans les monuments de l'anti-
« quité, soit grecque, soit romaine ; mais qui domi-
« nent dans le style noble et simple des divines Écri-
« tures. Telles sont celles de *chéri* (1) *d'Ammon* (Ju-
« piter), tout-à-fait semblable au *dilectus a Domino suo*
« *Samuel* (Eccli. XLVI. 16), *approuvé par Phtah* (Vul-

(1) On a souvent remarqué que l'antiquité païenne parle peu de l'amour dû à la Divinité. Chez les Égyptiens, les expressions *chéri des dieux, aimant les dieux*, sont fréquemment répétées, et semblent indiquer des idées plus justes de la Divinité et des devoirs qu'elle impose aux hommes. (Note de l'abbé Greppo.)

« cain), *éprouvé de Ré* (le soleil), expressions ana-
« logues à celles d'*acceptus Deo, probatus Deo,* souvent
« répétées dans l'Écriture. Les *dieux seigneurs*, titre
« identique, à part la pluralité, au *Dominus Deus* de
« la Bible ; *grand et grand*, qualification donnée à *Thoth*,
« le Mercure égyptien, et qui rappelle le *sanctus,*
« *sanctus, sanctus*, que, dans nos sublimes prophètes,
« les chœurs des cieux chantent sans fin au pied du
« trône de l'Éternel (1).

Je ne suivrai pas M. Greppo dans d'autres rapprochements semblables, ceux-ci suffiront pour montrer que la Bible et les monuments de l'Égypte se prêtent un mutuel secours pour leur interprétation, et qu'aujourd'hui le critique éclairé ne saurait repousser les avantages qui doivent naître de l'examen attentif et de la comparaison des monuments hiéroglyphiques avec les livres et la langue du prophète hébreu, de *Moïse, initié à toute la sagesse des Égyptiens* (Actes des Apôtres, VII. 22.)

Je ne m'appuierai pas ici sur la ressemblance qui existe entre l'hébreu et le copte, ainsi que le montre le docteur Loeve (2), et sur les rapports plus décisifs

(1) Essai sur le système hiéroglyphique de M. Champollion le jeune, et sur les avantages qu'il offre à la critique sacrée, par Greppo. Paris, Dondey-Dupré, 1829.

(2) The Origin of the egyptian language proved by the analysis

qui unissent la langue sacrée des Juifs à la langue sacrée des Égyptiens; je me bornerai à présenter quelques exemples de l'application de notre théorie aux symboles de la Bible; la plupart de ceux de l'Égypte examinés dans le deuxième chapitre ont déjà trouvé leur application au livre saint, et je n'ai prétendu donner ici qu'un nouvel instrument d'exégèse, et non un traité de la matière.

PIERRE.

La pierre et le rocher devinrent, à cause de leur dureté et de leur usage, le symbole d'un fondement ferme et stable.

Le nom générique des pierres ou rochers en hébreu est אבן ABN, mot qui, d'après Gesenius, signifierait aussi *construire*, *édifier*, et qui, suivant le même savant, s'identifie avec la racine אמן AMN, un *architecte*, la *vérité* et la *foi*; de là אמנה AMNE, une *colonne* et la *vérité*.

Nous appuyant sur l'interprétation de l'un des plus célèbres hébraïsants de l'Allemagne, nous devons donc considérer la *pierre* comme le symbole de la *foi* et de la *vérité*.

of that and the hebrew, by Dr Loewe; London, 1837. Cfr. Didymi Taurinensis, Litteraturæ coptitæ rudimentum; Parmæ, 1783.

Le Christ dit à Simon, qui venait de le reconnaître comme fils du Dieu vivant : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon temple* (1). (Matth. XVI. 18.)

Le Christ enseigne le principe même de la symbolique en nommant *Pierre* celui qui représentait la *foi*, ou le fondement de l'Église.

Les pierres précieuses possèdent spécialement dans la Bible la signification de *vérité*, l'Apocalypse de saint Jean en donne de nombreux exemples.

Les monuments de l'Égypte nomment les pierres précieuses, *pierres dures de la vérité* (Champ. Gramm. égypt. p. 100.)

Par opposition à cette signification de vérité et de foi, la pierre reçut dans la Bible et en Égypte la signification d'*erreur* et d'*impiété*, et fut attribuée chez ces deux peuples au génie infernal, fondement de toute fausseté (2).

Le nom de Seth ou Typhon, le principe du mal et de l'erreur dans la théogonie égyptienne, est toujours accompagné d'un signe symbolique ; ce signe

(1) כף *rocher*, כיפא chald., d'où le nom grec de Pierre, Κηφᾶς, Céphas ; le mot כף rocher, signifie de plus la *plante des pieds*, base de l'homme.

(2) Pour la règle des oppositions, voyez l'ouvrage sur les Couleurs symboliques, p. 32.

est la *pierre* d'après la grammaire de M. Champollion (p. 100).

Seth (Champ. Gramm. égypt. p. 114).

Le nom de la divinité égyptienne est également consacré par la Bible, puisque le groupe hiéroglyphique donne en caractères hébraïques le mot שט SCHT, le *péché*, qui forme le nom de Satan, שטן SCHTN. Ce nom *Satan* signifie en hébreu l'*adversaire*, l'*ennemi;* or un des noms hébreux de la *pierre* signifie de plus l'*adversaire*, l'*ennemi*, צר TSR, *lapis, adversarius, hostis* (Gesenius).

La pierre spécialement consacrée à Seth ou Typhon était la *pierre taillée*, aussi cette pierre reçut dans la langue des monuments le nom de *Seth*, à l'exclusion de toutes les autres, qui se nomment ANR (Champ. Gramm. égypt. p. 100). La vérité avait pour symbole la pierre dure, et la fausseté la pierre tendre qu'on taille.

Le nom de la pierre *Seth* reçut un déterminatif particulier, le couteau placé au-dessus du signe représentant une pierre (1) L'hébreu explique

(1) M. Champollion traduit ce groupe par *pierre calcaire;* le mot *seth* n'existant pas dans le copte, il faut s'en tenir au groupe

encore ce groupe inexplicable par le copte; le mot צר TSR signifie une *pierre*, un *ennemi*, et un *couteau*, et forme le mot צור TSUR, *couper*, *tailler*, et une *pierre*.

Jéhovah dit dans l'Exode : *Si tu m'élèves un autel, tu ne le construiras pas avec des pierres coupées ; si tu lèves le couteau* (ou ciseau) *dessus, il serait profané*. (Exode, chap. XX, verset 22 de l'hébreu et 25 des traductions.)

Josué dressa un autel de pierres auxquelles le ciseau ne toucha point. (Josué, VIII. 30. 31.)

Le temple de Jérusalem fut construit de pierres entières ; le marteau, la scie, ni aucun instrument de fer ne furent entendus tandis qu'on l'élevait. (I Rois VI. 7, qui est le III[e] de la Vulgate.)

POTIER.



Isaïe dit : *Jéhovah, vous êtes notre père, nous sommes*

lui-même, qui signifie proprement *pierre taillée*, *coupée*, le couteau étant dans la Grammaire égyptienne le déterminatif des idées de *division* et de *séparation*. (Champ. Gramm. égypt. p. 384.)

de l'argile, vous êtes notre potier, et nous tous nous sommes l'œuvre de vos mains (Is. LXIV. 8).

Ce passage est facile à comprendre, il sera donc facile d'y voir l'application du principe que nous avons établi.

Le mot employé par Isaïe est יצר ITSR, qui signifie un *potier* et le *créateur du monde.*

Job (XVII. 7) nomme les *membres humains* יצרים, proprement les *moulures du potier.*

Et le nom de l'homme אדם ADM, Adam, est formé de celui de l'argile ou terre rouge, אדמה ADME.

Ainsi la langue hébraïque donne d'une manière positive la signification d'un symbole ou d'une image sur laquelle on ne peut se méprendre.

L'Égypte ici vient confirmer ce système : *sur les bas reliefs de l'abaton de Philé*, dit Salvolini, *on voit le dieu Chnouphis le formateur, fabricant les membres humains sur un tour de potier chargé d'une masse d'argile.* (Analyse des textes égyptiens, p. 24, n° 76.)

M. Champollion donne dans sa grammaire l'image de *Kneph potier* (p. 283 et 348). Nous reproduisons ici une des variantes de ce symbole.

PALMIER.

Le palmier était le symbole de la *vérité*, de l'*inté-*

grité, de la *justice*, puisque son nom תמר THMR, le *palmier*, la *palme*, est formé de celui de תם THM, l'*intégrité*, la *justice* et la *vérité*, *ἀλήθεια*.

Le Psalmiste dit : *Le juste fleurira comme le palmier* תמר. (Ps. XCII, 13, trad. de la Vulgate XCI, 13.)

Dans l'Apocalypse, les justes portent des palmes à la main (VII. 9).

Quand Jésus vint à Jérusalem pour la fête, les Juifs prirent des branches de palmier, et allèrent au-devant de lui, criant: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur (Jean, XII. 13.)

CHEVAL.

Le cheval est le symbole de l'intelligence; l'homme doit gouverner son esprit, comme le cavalier guide son coursier.

Ceci résulte de l'hébreu, puisque le nom du *cheval de selle*, פרש PRSCH, signifie de plus *expliquer*, *définir*, *donner l'intelligence*. (Gesenius, Rosenmüller.)

Ceci résulte également de la Bible, qui traduit le *cavalier* par la sagesse, et le *cheval* par l'intelligence, dans un passage où parlant de l'autruche elle dit : *Comme Dieu lui a fait oublier la sagesse, et ne lui a point accordé l'intelligence ; dans le moment qu'elle s'élève*

dans les airs, elle rit du CHEVAL *et de son* CAVALIER. (Job. XXXIX. 17. 18.)

Vous serez rassasiés à ma table du cheval et du char, dit Ézéchiel. (XXXIX. 20.)

Rassemblez-vous au grand festin de Dieu, et vous y mangerez les chairs des chevaux et de leurs cavaliers, dit l'Apocalypse. (XIX. 17. 18.)

Qui ne voit ici qu'il ne peut être question de manger du cheval, du char et du cavalier, mais de s'approprier l'intelligence des vérités divines? le cavalier désigne la sagesse qui guide l'intelligence, le char représente la doctrine religieuse.

L'intelligence de l'homme qui n'est pas enchaînée par la sagesse, est désignée dans les passages suivants :

Jéhovah ne se complaît pas dans la force du cheval. (Ps. CXLVII. 10.)

On compte en vain sur le cheval pour se sauver. (Ps. XXXIII. 17.)

Jéhovah rendra Juda un cheval de gloire; ceux qui seront sur des chevaux seront dans la confusion. (Zach. X. 3 à 5.)

Ainsi le cheval représente l'intelligence de l'homme qui s'élève vers Dieu ou qui s'abrutit en descendant vers la matière; c'est ce dernier état qui est également spécifié dans ce passage : *Ne soyez point comme le cheval et le mulet, qui n'ont point d'intelligence.* (Ps. XXXII. 9.)

Le *cheval de course*, le *coursier vigoureux*, se nomme רכש RKSCH, mot qui signifie de plus *acquérir*, *s'approprier*, parce que l'esprit de l'homme parcourant le champ de l'intelligence *acquiert* de nouvelles connaissances.

AGNEAU.

Jean, dans le premier chapitre de son Évangile, nous enseigne que le Messie était le *Verbe* ou la *parole de Dieu;* le précurseur voyant Jésus venir vers lui, s'écrie : *Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* (Jean, I. 30.)

Le nom de l'*agneau* אמר AMR (chald.) est en hébreu celui de la *parole* ou du *Verbe*.

Le Verbe divin s'est incarné sur la terre pour ôter le péché du monde et soumettre l'empire du mal, et le mot כבש KBSCH signifie un *agneau*, *engendrer*, et *soumettre sous ses pieds.* (Gesenius.)

SOLEIL ET LUNE.

Le soleil échauffant et éclairant le corps de l'homme fut le symbole de la Divinité qui embrase le cœur, et qui se révèle à l'intelligence; c'est ce que la langue hébraïque enseigne, et ce que la Bible emploie dans ce sens.

Le nom du *soleil* et de la *lumière* אור AUR, signifie la *révélation* et la *doctrine*. (Gesenius.)

La lune, qui, d'après les prêtres égyptiens, est *illuminée par le soleil et en reçoit toute sa force vitale* (1), devint le symbole de la foi qui réfléchit les vérités révélées ; ce fut pour ce motif que le nom de la lune ירח IRHE forma le verbe ירה IRE, *apprendre, enseigner*.

En Égypte, l'enseignement des vérités de la foi était représenté par la *rosée* ou la *pluie* (Horap. I. 37) ; et le même mot ירה IRE signifie *arroser, jeter des gouttes d'eau*. Dans les représentations du baptême égyptien, les deux personnages qui épanchent les eaux de la vie divine et de la pureté sur la tête du néophyte, symbolisent le *soleil* et la *lune*, ou Horus à tête d'épervier, et Thoth-Lunus à tête d'ibis (2).

Enfin, comme la foi est le fondement de l'Église, le même verbe ירה signifie *fonder, poser la pierre angulaire fondamentale*. (Gesenius.)

Il résulte de ces observations que le soleil est le symbole de la révélation de l'amour et de la sagesse de Dieu, et que la lune est le symbole de la foi. Appliquons ces significations à quelques passages obscurs de la Bible.

(1) Eusèbe, *Præpar. evangel.* lib. III. cap. XII. Cfr. Champollion, Panthéon égyptien, art. *Pooh*.

(2) Voyez l'article *Rosée*.

A l'ordre de Josué, le soleil s'arrête sur Gibeon, et la lune sur la vallée d'Ajalon (Josué, X. 12). Je ne discute pas ici la question du miracle, je recherche seulement le sens caché de ce passage : le soleil qui s'arrête signifie la présence de l'amour divin qui enflamme le cœur des hommes; la lune qui s'arrête désigne la présence de la foi qui éclaire et fortifie l'esprit. Cette exclamation, que Josué emprunte au livre prophétique de Iaschar (Josué, X. 13), n'est-elle pas une invocation à l'amour divin d'animer le cœur des combattants, et à la foi de donner de la puissance à ses armes?

Un passage d'Isaïe prouve la vérité de cette interprétation :

Ton soleil ne se couchera plus, dit le prophète, *et ta lune ne se retirera plus; car l'Éternel sera pour toi une lumière perpétuelle, et les jours de ton deuil seront finis.* (Isaïe, LX. 20.)

Le soleil qui s'arrête manifeste la présence de Dieu; par opposition, le soleil qui se couche désigne l'absence de la Divinité, c'est ce qui résulte des passages suivants : *Et il arrivera en ce jour-là, dit le Seigneur l'Éternel, que je ferai coucher le soleil en plein midi.* (Amos, VIII. 9.)

Jérémie dit : *Celle qui a engendré sept enfants rendra l'âme, son soleil se couchera pendant le jour.* (Jér. XV. 9.)

Le soleil possède quelquefois dans la Bible une signification néfaste d'*ardeur dévorante*, de *fureur*, d'*égoïsme*, qui s'explique par le mot חמה HEME, le *soleil*, l'*ardeur du soleil*, la *colère* (Gesenius); sens que l'on retrouve également dans le nom du *crocodile*, formé de la racine חם HEM. (Voy. l'article *Crocodile*.)

Job se loue de n'avoir point adoré le soleil et la lune (XXXI. 26), c'est-à-dire de n'avoir point été égoïste et pervers, et de n'avoir point eu foi dans sa propre sagesse; il n'est pas question de sabéisme dans ce passage, mais des deux fondements de la vie spirituelle de l'homme, l'*amour* et l'*intelligence*.



FIN.